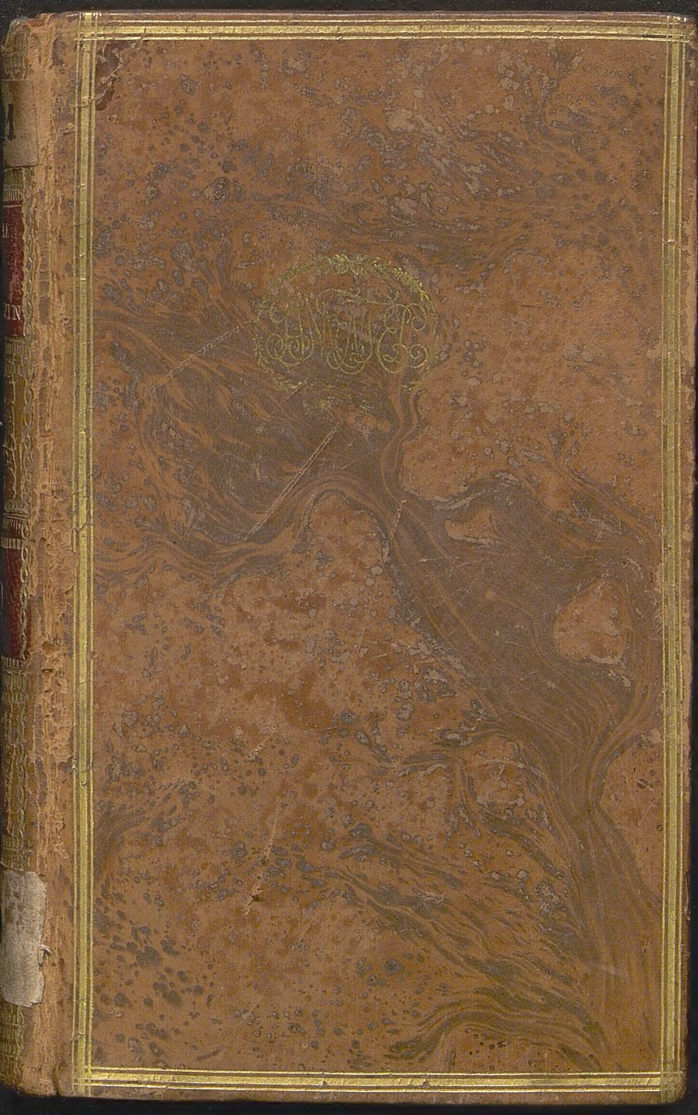
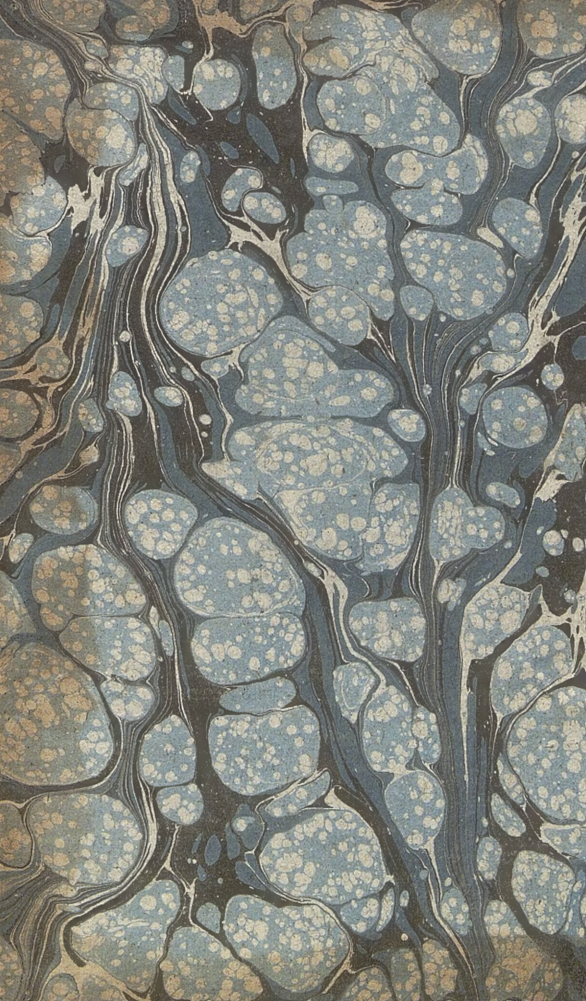
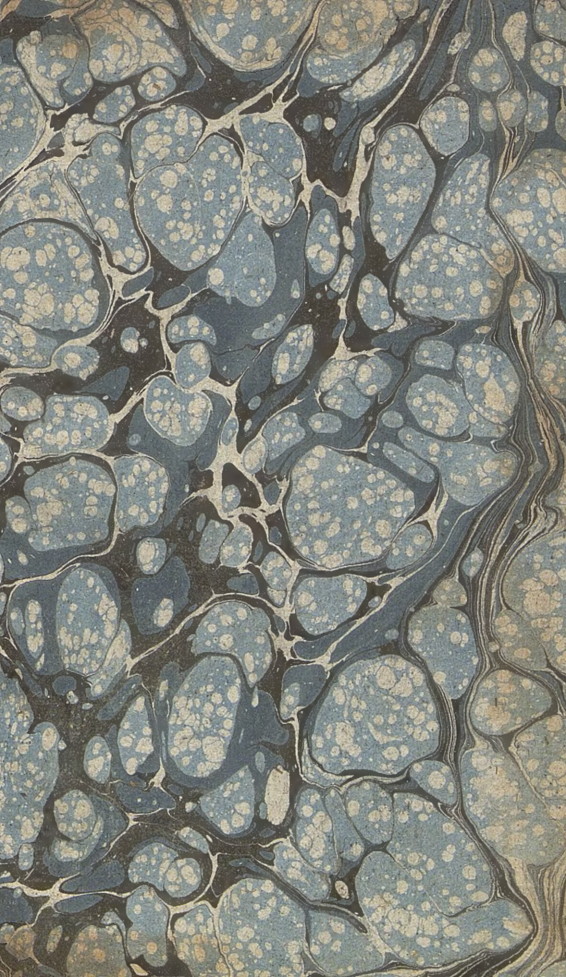
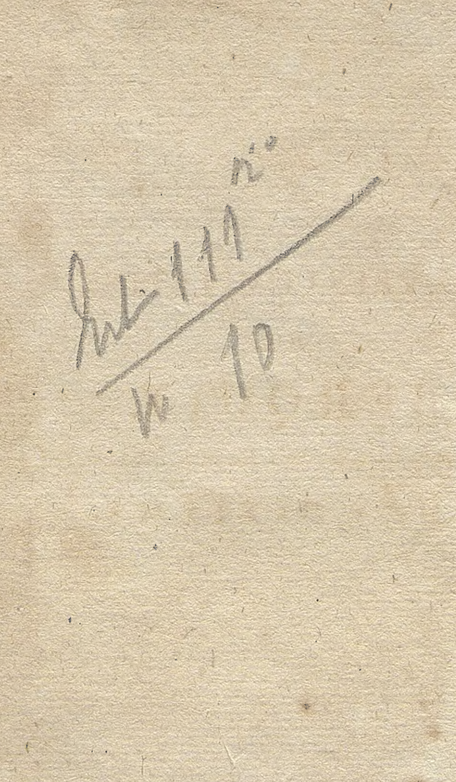






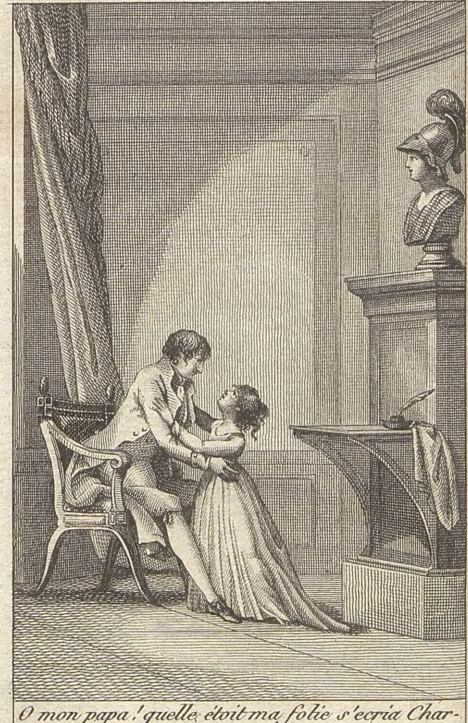


ŒUVRES COMPLETTES

DE

BERQUIN.

TOME DIXIÈME.



O mon papa! quelle étoit ma folie s'ecria Charlotte, en se jetant à son cou....

C. Monnet. del. Villerey. Sculp.

L'AMI DES ENFANS,

PAR BERQUIN;

Mis en ordre par J. J. REGNAULT-WARIN.

Delectando pariterque monendo.
(HORAT.)
Une morale nue apporte de l'ennui
Le conte fait passer le précepte avec lui.
(LAFONTAINE.)

TOME DIXIÈME.

A PARIS,
Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802).

L'AMI DES ENFANS.

LES PETITES COUTURIÈRES.

Louise et Léonor travaillent dans leurs chambres, assises auprès d'une table couverte d'étoffes, taillées pour des habits d'enfans. Sophie est debout auprès de Louise, et lui présente une aiguillée de fil. La chambre est échauffée par un bon feu.

CHARLOTTE, *en entrant.*

Eh bien! nous voilà tristement assises, et occupées à coudre! moi, qui croyois

vous trouver jouant sur la neige dans le jardin. Venez, venez voir. Tousles arbres ont l'air de petits-maîtres à tête bien poudrée. Il n'y a rien de si joli.

LOUISE.

Nous ne quitterions pas notre ouvrage pour tous les plaisirs du monde.

CHARLOTTE.

Moi, je le quitte souvent à propos de rien. Et en avez-vous encore pour long-temps?

LÉONOR.

Nous y avons travaillé tout hier, et nous y sommes aujourd'hui depuis sept heures. Le voilà bientôt achevé.

CHARLOTTE.

Depuis sept heures? J'étois encore à neuf heures et demie au lit. D'où vous vient donc cette fureur de besogne?

LOUISE.

Si tu savois pour qui nous travaillons, je suis sûre que tu voudrois être de la partie.

CHARLOTTE.

Non certes; quand ce seroit pour moi.

LÉONOR.

Oh ! nous n'irions pas de si bon cœur pour nous-mêmes.

SOPHIE.

Devine pour qui c'est.

CHARLOTTE.

Quand ce n'est pas pour soi, c'est pour sa poupée : c'est tout naturel. N'ai-je pas deviné ?

LÉONOR.

Oui, regarde si ce sont là des ajustemens de poupée. *(Elle soulève sur la table, des jaquettes, des camisoles et des tabliers.)*

CHARLOTTE.

Comment donc! Voilà un trousseau complet. Laquelle de vous est-ce qu'on marie ?

LÉONOR, *d'un air piqué.*

Une jaquette pour habit de noces! Il n'y a que des folies dans sa tête. Je vois qu'elle ne devineroit jamais.

SOPHIE.

Eh bien! je vais lui dire, moi, ce que c'est. Tu connois ces petites filles

qui n'ont que des habits tout percés, et qui meurent de froid?

CHARLOTTE.

Quoi! les enfans de cette pauvre femme dont le mari vient de mourir, et qui ne sait comment gagner sa vie?

LOUISE.

C'est pour cette misérable famille.

CHARLOTTE.

Mais ta maman et la mienne lui ont envoyé de l'argent.

LOUISE.

Il est vrai, mais il y avoit des dettes à payer, et des provisions à faire. Quant aux habits.....

LÉONOR.

Oui, c'est nous qui nous en sommes chargées.

CHARLOTTE.

Pourquoi ne pas leur envoyer des vôtres? Vous vous seriez épargné là façon.

LOUISE.

Nos habits pourront-ils aller bien juste à ces petits enfans?

CHARLOTTE.

J'en conviens. Ils auroient traîné d'un

quart d'aune devant et derrière eux; mais leur mère auroit pu les mettre à leur taille.

LOUISE.

Elle n'est pas en état de le faire.

CHARLOTTE.

Pourquoi donc?

LÉONOR, *regardant fixement Charlotte.*

C'est que, dans son enfance, elle n'a pas été accoutumée à travailler.

LOUISE.

Comme nous sommes un peu exercées à la couture, nous avons prié maman de nous faire donner du coutil et de la futaine, et de nous tailler, à vue d'œil, des patrons. C'est nous qui avons entrepris le reste.

LÉONOR.

Et quand tout cela sera achevé, nous irons le porter nous mêmes à la pauvre femme, pour que ses enfans soient un peu chaudement vêtus cette hiver.

SOPHIE.

Tu vois à présent pourquoi nous n'allons pas jouer sur la neige.

CHARLOTTE, *avec un soupir étouffé.*

Ah! je veux travailler aussi avec vous.

LOUISE.

Je te le disois bien.

LÉONOR.

Non, non, cela n'est pas nécessaire; nous allons achever.

LOUISE.

Pourquoi veux-tu la priver de ce plaisir ? Tiens, ma bonne amie, voici un reste d'ourlet à faire; mais il faut que cela soit cousu proprement.

SOPHIE.

Si cela n'est pas propre, on ne s'en servira pas, d'abord.

CHARLOTTE.

Tu parles aussi, toi, petite morveuse, comme si tu y étois pour quelque chose ?

LOUISE.

Comment donc! Sophie nous a merveilleusement secondées. C'est elle qui tenoit l'étoffe quand il y avoit quelque bout à rogner; c'est elle qui nous pré-

sentoit le peloton ; c'est elle qui ramassoit nos dés. Tiens, mon cœur, porte les grands ciseaux à Léonor.

CHARLOTTE.

Regarde un peu, ma chère amie, si c'est bien comme cela.

LÉONOR, *saisissant l'ouvrage.*

Fi donc ! ces points sont trop alongés ; et puis, c'est tout de travers.

LOUISE.

Il est vrai que cela ne tiendroit guère. Attends, je vais te donner quelque autre chose. Attache les cordons au collet de la jaquette.

CHARLOTTE.

Bon, je m'en tirerai un peu mieux.

LÉONOR, *jetant un coup-d'œil en dessous sur l'ouvrage de Charlotte.*

Eh bien ! ne voilà-t-il pas qu'elle ajuste le bout en dehors, au lieu de le mettre à l'envers ? L'ouvrage nous feroit honneur, assurément.

LOUISE.

C'est ma faute de ne l'en avoir pas avertie. Bien comme cela, Charlotte.

CHARLOTTE.

C'est que l'on ne m'a pas appris comme à vous.

LÉONOR.

Tant pis pour toi, je te plains.

LOUISE.

Ne va pas la fâcher, ma sœur; elle fait de son mieux. Donne un peu, mon enfant. Comment donc? voilà un cordon de cousu. Vois-tu Léonor?

LÉONOR, *tirant d'une main la jaquette, de l'autre le cordon.*

C'est dommage qu'il ne tienne pas. *(Le cordon et la jaquette se séparent, et on voit le fil qui va en zig-zag de l'un à l'autre, comme le lacet d'un corset qu'on délace.)* Une bonne ouvrière que nous avons là! Elle ne fait rien, et nous détourne.

CHARLOTTE, *tristement.*

Hélas! c'est que je n'en sais pas davantage.

LOUISE.

Ne te chagrine pas, ma bonne amie, tu y as mis de la bonne volonté, c'est

autant que nous. Je me charge de ta besogne.... Allons, voilà qui est fait. As-tu fini, Léonor ?....

LÉONOR.

J'en suis à mon dernier point. Il n'y a plus que le fil à couper. Bon ; je vais maintenant faire un paquet de tout cela. *(Elle arrange les habits, les met l'un sur l'autre, et se dispose à nouer les bouts de la serviette qui les enveloppe. Madame de Valcourt entre.)*

SOPHIE.

Ah! voici maman.

Mme. DE VALCOURT.

Eh bien! mes enfans, où en sommes-nous? Avez-vous besoin d'un peu de secours?

LOUISE.

Non, maman ; Dieu merci, nous venons d'achever.

Mme. DE VALCOURT.

Déja ? Voyons un peu. Mais c'est fort propre. Pour toi, ma chère Sophie, le temps a dû te paroître bien long.

SOPHIE.

Non maman ; j'ai toujours eu quelque chose à faire. Demandez à mes sœurs.

LOUISE.

Nous ne serions pas si-tôt venues à bout de notre entreprise, sans ses petits secours. Elle ne nous a pas quittées d'un instant.

Mme. DE VALCOURT.

Je suis ravie de ce que tu me dis. Ah! voilà aussi notre voisine Charlotte. Elle vous a aidées, sans doute?

LÉONOR, *d'un ton ironique.*

Elle a voulu essayer; mais.....

LOUISE.

Nous allions finir lorsqu'elle est arrivée.

SOPHIE.

Elle a fait deux ou trois points. Ah! elle n'en sait guère plus que moi. Si vous aviez vu, maman, comme c'étoit torché!

LOUISE.

Paix donc, Sophie.

Mme. DE VALCOURT.

Allons, puisque vous avez été si diligentes, j'ai un grand plaisir à vous annoncer pour récompense de votre zèle...

SOPHIE.

Et quoi donc, maman?

Mme. DE VALCOURT.

La pauvre femme et ses filles sont en bas dans le salon. Je vais vous envoyer les enfans; vous les habillerez vous-mêmes, pour jouir de la surprise de leur mère.

LOUISE.

Ah! maman, comme vous savez assaisonner nos plaisirs!

SOPHIE.

Voulez-vous que je les aille chercher?

Mme. DE VALCOURT.

Oui, suis-moi, tu remonteras avec elles. Dans cet intervalle, je vais avoir un mot d'entretien avec la mère, et je saurai à quoi on peut l'employer pour lui

faire gagner sa vie. *(Elle sort, tenant Sophie par la main.)*

LOUISE.

Reste avec nous, Charlotte; nous aurons besoin de toi. Il faut que tu donnes un coup de main à la toilette.

CHARLOTTE.

Ma chère amie, que je sens tout ton bon cœur! *(Elle l'embrasse.)*

LÉONOR.

J'ai eu un petit brin de malice; ma sœur m'en fait rougir. Veux-tu bien me pardonner?

CHARLOTTE, *l'embrassant aussi.*

Ah! de toute mon ame!

LOUISE.

J'entends les petites filles qui montent. Les voici. (*Sophie entre, précédant d'un air de triomphe les deux petites paysannes.*)

SOPHIE, *bas, à Louise.*

Elles vont être bien surprises. Je ne leur ai pas dit ce qui les attend.

LOUISE.

LOUISE.

Tu as bien fait. Elles n'en seront que plus aises, et nous aussi.

LÉONOR.

Moi, je m'empare de Jacqueline.

LOUISE.

Moi, je me charge de Margotton.

CHARLOTTE.

Sophie et moi, nous vous présenterons les épingles. (*Elles se mettent en devoir de déshabiller les enfans.*)

JACQUELINE, *d'un ton pleureur.*

Nous avons bien déjà assez de froid. Est-ce que vous voulez encore nous ôter nos pauvres habits ?

LOUISE.

Ne crains rien, ma petite. Tu vas voir. Viens; approchons-nous un peu plus du feu. Tu es toute transie.

MARGOTTON.

Nous ne nous sommes pas chauffées d'aujourd'hui.

JACQUELINE.

Quoi! c'est pour nous ces beaux habits neufs ?

MARGOTTON.

Ah! mon Dieu, que va dire ma mère? Elle nous prendra pour vos sœurs, de nous voir si braves.

LOUISE.

Et vous le serez aussi. Vous ne nous donnerez plus que ce nom.

JACQUELINE.

O ma belle demoiselle, nous ne sommes que vos servantes.

LOUISE.

Tais-toi, tais-toi. Passe ton bras seulement. L'autre.... Mais comme c'est court! Il ne lui va qu'aux genoux. (*A Léonor.*) Eh bien! étourdie, voilà de tes œuvres! Tu m'as donné l'habit de la plus petite pour la plus grande.

LÉONOR.

Mon Dieu! je ne savois aussi ce que c'étoit. Jacqueline en avoit sous les pieds, et je voyois que je ne lui voyois pas encore la tête. Il n'y a qu'à changer. Voilà le tien.

LOUISE.

Dépêchons-nous. Toi, Sophie, cours faire signe à maman de venir.

SOPHIE.

J'y vole. (*Elle sort.*)

LOUISE.

Ah! je m'y reconnois à présent. Tourne un peu. Encore. Fort bien. Prenez-vous par la main, et marchez devant nous. (*Les deux petites filles vont côte à côte, et se regardent l'une l'autre tout ébahies.*)

CHARLOTTE.

Comme elles sont bien ajustées! Les voilà jolies à croquer! Il ne faut plus qu'une chose. (*A Jacqueline.*) Tiens, voici un mouchoir blanc; crache, que je te débarbouille. (*A Margotton.*) A toi. Qu'est-ce qui leur manque? là, voyons. Si on bichonnoit pourtant leurs cheveux?

LOUISE.

Va, Charlotte, ils leur vont mieux tout pendans; n'est-ce pas Léonor?

LÉONOR.

Un petit coup de peigne pour les démêler. Laissez, laissez, je m'en charge.

SOPHIE, *entre en sautant de joie.*

Voici maman! voici maman! (*Madame de Valcourt la suit de près, tenant la pauvre femme par la main. Toutes les petites filles courent au-devant d'elle.*)

LA PAUVRE FEMME.

O Dieu! que vois-je? sont-ce là mes enfans? Ma noble et généreuse dame! (*Elle veut se jeter à ses genoux.*)

Mme. DE VALCOURT, *la relevant.*

Non, ma bonne amie, vous ne me devez aucune reconnoissance. Mes enfans ont voulu essayer leur adresse à la couture, et je leur en ai laissé le plaisir. (*Elle examine l'habillement des petites paysannes.*)

Mais cela n'est point si mal, pour un premier ouvrage! Louise, tu auras là un bon métier.

LA PAUVRE FEMME, *courant vers Louise, Léonor et Sophie.*

Ah! mes bonnes demoiselles, que je

vous remercie! Je prie Dieu de vous en récompenser. (*Elle leur baise la main, malgré leur résistance. Elle apperçoit Charlotte qui s'est retirée seule dans un coin.*)

Ah! pardon, ma petite demoiselle, je ne vous avois pas vue. Que je vous fasse aussi mes remercîmens! (*Elle veut lui baiser la main.*)

CHARLOTTE, *la retirant avec un grand soupir.*

A moi? à moi? Non, non, je n'ai rien fait à l'ouvrage.

Mme. DE VALCOURT.

Ne t'afflige pas, mon enfant. On ne fait rien avec des soupirs, mais avec une ferme résolution. Dis-moi, crois-tu qu'il soit utile et agréable à une jeune demoiselle, de s'accoutumer de bonne heure au travail?

CHARLOTTE.

Oh! si je le crois!

Mme. DE VALCOURT.

De quel plaisir touchant tu te vois au-

jourd'hui privée, pour avoir négligé de te former aux occupations de ton âge !

LA PAUVRE FEMME.

Ah ! ma chère petite demoiselle, apprenez, apprenez à travailler, tandis qu'il en est temps. Plût à Dieu que j'eusse reçu, dans mon enfance, la même leçon. Je pourrois aujourd'hui m'être utile à moi-même, au lieu de me voir à la charge des honnêtes gens.

Mme. DE VALCOURT.

Franchement, ma bonne amie, cela auroit été beaucoup plus heureux pour vous, quoique j'y eusse perdu le plaisir de vous obliger. Mais vous êtes encore assez jeune pour réparer le temps que vous avez perdu. Vous saurez, mes enfans, que je lui ai trouvé de l'emploi chez le tisserand du voisinage ; et lorsqu'elle n'aura rien à faire chez lui, elle viendra travailler ici au jardin.

SOPHIE.

Ah ! bon, bon ! j'irai lui aider tant que je pourrai.

Mme. DE VALCOURT.

A l'égard de ses filles, je veux que ma maison soit leur école. Louise, et toi, Léonor, vous avez mérité que je vous confie leur instruction. J'en fais vos élèves pour la lecture et pour le travail.

CHARLOTTE.

Me permettez-vous aussi d'être de l'apprentissage ?

Mme. DE VALCOURT.

Très-volontiers, Charlotte, si ta mère le trouve bon. Tu seras l'émule de Sophie. (*A la pauvre femme.*) Ma bonne amie, êtes-vous contente de cet arrangement ?

LA PAUVRE FEMME.

Dieu ! si je le suis ! Ah ! ma noble et généreuse dame, je vous devrai tout mon bonheur, et celui de ma pauvre petite famille. Mes chères et jolies demoiselles, rendez graces à Dieu tous les jours de votre vie, de vous avoir donné une si bonne maman, qui vous accoutume de bonne heure à la diligence et au travail. Vous le voyez, c'est la source de toutes les joies pour nous et pour nos semblables.

L'AMOUR DE DIEU

ET DE SES PARENS.

Hélène et Théophile étoient tendrement chéris de leurs parens, et les aimoient avec la même tendresse.

Depuis quelques jours ils avoient pris l'habitude de courir au fond du jardin après leur déjeûner, et de n'en revenir qu'au bout d'un quart-d'heure pour se mettre à leur travail.

Cette conduite fit naître la curiosité de M. de Florigni leur père. Ses deux enfans, jusqu'alors, avoient été fort studieux ; et il avoit su leur rendre le travail si agréable, qu'ils laissoient souvent leur déjeûner à moitié, pour courir plus vîte à leurs leçons.

Que devons-nous penser de ce changement, dit-il à son épouse ? Si nos enfans prennent une fois le goût de l'oisiveté, nous leur verrons bientôt perdre les heureuses dispositions qu'ils avoient montrées. Nous perdrons nous-mêmes nos

plus chères espérances, et le plaisir que nous avions à les aimer.

Madame de Florigni ne put lui répondre que par un soupir.

Le même jour, elle dit à ses enfans : Qu'allez-vous donc faire de si bonne heure dans le jardin ? Vous pourriez bien attendre que votre travail fût fini pour vous livrer à vos récréations.

Hélène et Théophile gardèrent le silence, et embrassèrent plus tendrement que jamais leur maman.

Le lendemain au matin, lorsqu'ils crurent n'être vus de personne, ils s'acheminèrent doucement vers le berceau de chèvrefeuille qui étoit au bout de la grande allée.

Madame de Florigni attendoit ce moment, et les suivit sans en être apperçue, à la faveur d'une charmille épaisse, le long de laquelle elle se glissa sur la pointe des pieds.

Lorsqu'elle fut arrivée près du berceau, et qu'elle fut postée dans un endroit d'où elle pouvoit tout remarquer à travers le

feuillage : Dieu ! de quelle joie son cœur maternel fut saisi, lorsqu'elle vit ses deux enfans joindre leurs mains, et se mettre à genoux.

Théophile disoit cette prière. Hélène la répétoit après lui.

« Seigneur, mon Dieu, je te prie que nos parens ne meurent pas avant nous. Nous les aimons tant, et nous aurons tant de plaisir de faire leur bonheur, lorsque nous serons devenus grands !

» Rends-nous bons, justes et sages, pour que notre papa et notre maman puissent tous les jours se réjouir de nous avoir donné la vie.

» Entends-tu, mon Dieu ? Nous voulons aussi faire tout ce qui est dans tes commandemens. »

Après cette prière, ils se levèrent tous deux, s'embrassèrent tendrement, et retournèrent à la maison, en se tenant par la main.

Des larmes de joie couloient le long des joues de leur mère. Elle courut à son époux, le pressa sur son sein, lui redit

te qu'elle avoit entendu ; et ils furent l'un et l'autre aussi heureux que s'ils avoient été transportés tout d'un coup, avec leur famille, dans les délices du paradis.

LA MONTRE.

Au retour d'une visite qu'elle venoit de rendre à l'une de ses meilleures amies, la jeune Charlotte rentroit chez ses parens d'un air triste et pensif. Elle trouva ses frères et ses sœurs qui jouoient ensemble avec cette joie vive et pure, dont le ciel semble prendre plaisir à assaisonner les amusemens de l'enfance. Au lieu de se mêler à leurs jeux, et de les animer par son enjouement naturel, seule dans un coin de la chambre, elle paroissoit souffrir de l'air de gaîté qui régnoit autour d'elle, et ne répondoit qu'avec humeur à toutes les agaceries innocentes qu'on lui faisoit pour la tirer de son abattement. Son père, qui l'aimoit avec tendresse, fut très-inquiet de la voir dans un état si opposé à son caractère. Il la fit asseoir sur ses genoux, prit une de ses mains dans les siennes, et lui demanda ce qui l'affligeoit. Ce n'est rien, rien du tout, mon papa, répondit-elle d'abord à toutes ses questions. Mais enfin, pressée plus vivement,

vement, elle lui dit que toutes les petites demoiselles qu'elle venoit de voir chez son amie, avoient reçu de leurs parens de très-jolis cadeaux pour leur foire, quoique, sans vanité, aucune d'elles ne fût si avancée pour les talens et pour l'instruction. Elle cita sur-tout mademoiselle de Richebourg, à qui son oncle avoit donné une montre d'or entourée de brillans. Oh! quel plaisir, ajouta-t-elle, d'avoir une si belle montre à son côté!

Voilà donc le sujet de ta peine, lui dit M. de Fonrose en souriant? Dieu merci, je respire. Je te croyois attaquée d'un mal plus sérieux. Que voudrois-tu donc faire d'une montre, ma chère Charlotte?

CHARLOTTE.

Eh! mon papa, ce qu'en font les autres. Je la porterois à ma ceinture, et je regarderois à tout moment l'heure qu'il est.

M. DE FONROSE.

A tout moment? Tes quarts-d'heure sont-ils si précieux? ou est-ce que les

jours de la soumission et de l'obéissance te paroîtroient si longs?

CHARLOTTE.

Non, mon papa; vous m'avez dit souvent que je suis dans la saison la plus heureuse de la vie.

M. DE FONROSE.

Si ce n'est donc que pour savoir quelquefois où tu en es de la journée, n'as-tu pas au bas de l'escalier une pendule qui peut te l'apprendre au besoin?

CHARLOTTE.

Oui; mais lorsqu'on est en haut bien occupée de ce que l'on fait, on ne l'entend pas toujours sonner. On n'a pas toujours du monde autour de soi pour leur demander l'heure. Il faut se détourner et descendre. C'est du temps perdu; au lieu qu'avec une montre on voit cela tout de suite, sans importuner personne, et sans se déranger.

M. DE FONROSE.

Il est vrai que c'est fort commode, quand ce ne seroit que pour avertir ses maîtres que l'heure de leur leçon est finie;

lorsque, par politesse ou par attachement, ils voudroient bien la prolonger quelques minutes de plus.

CHARLOTTE.

Quel plaisir vous prenez toujours à me désoler par votre badinage !

M. DE FONROSE.

Eh bien ! si tu veux que nous parlions plus sérieusement, avoue-moi avec franchise, quel est le motif qui te fait desirer une montre avec tant d'ardeur.

CHARLOTTE.

Je vous l'ai dit, mon papa.

M. DE FONROSE.

C'est le véritable que je demande. Tu sais que je ne me paie pas de raisons en paroles. Tu crains peut-être de te l'avouer. Je vais te l'apprendre, moi, qui me pique envers toi d'une plus sincère amitié que toi-même. C'est pour que l'on s'écrie en passant à ton côté : Ho, ho ! voyez quelle belle montre a cette petite demoiselle ! Il faut qu'elle soit bien riche ! Or, dis-moi, si c'est une gloire bien flatteuse que de se faire croire plus riche que les autres,

et d'étaler des choses plus brillantes aux yeux des passans! As-tu jamais vu des gens raisonnables en considérer davantage une petite fille pour la richesse de son père? En considères-tu davantage celles qui sont plus riches que toi? En voyant une belle montre au côté d'une jeune personne que tu ne connoîtrois pas, au lieu de dire: Voilà une demoiselle d'un caractère bien estimable qui porte cette montre! tu dirois plutôt: Voilà une montre d'un travail bien estimable que porte cette demoiselle! Si une montre peut faire honneur, c'est à l'habileté de l'horloger qui l'a faite, et au goût de celui qui l'a commandée ou choisie. Mais pour celui qui la porte, je ne lui dois que du mépris, s'il veut en tirer vanité.

CHARLOTTE.

Mais, mon papa, vous semblez toujours me parler comme si c'étoit par ce motif que je l'eusse desirée.

M. DE FONROSE.

Je ne te cacherai point que je le soupçonne terriblement. Tu ne veux pas en

convenir encore; à la bonne heure. Je me flatte de t'amener bientôt à cet aveu.

CHARLOTTE.

Ne parlons point de cela, s'il vous plaît. Mais il faut qu'une montre soit un meuble bien utile, puisque vous en avez une, vous qui êtes si philosophe!

M. DE FONROSE.

Il est vrai que je ne pourrois guère m'en passer. Tu sais que les occupations de mon cabinet sont interrompues par des devoirs publics, qui demandent de l'exactitude et de la ponctualité.

CHARLOTTE.

Et moi, n'ai-je pas aussi vingt exercices différens dans la journée? Que diriez-vous, si je ne donnois pas à chacun la mesure du temps qu'il exige?

M. DE FONROSE.

C'est juste. Tu vois que je ne suis pas obstiné. Quand on m'allègue des raisons frappantes, je m'y rends. Eh bien! ma fille, tu auras une montre.

CHARLOTTE.

Badinez-vous, mon papa?

M. DE FONROSE.

Non certainement. Et dès ce jour même, pourvu que tu n'oublies pas de la prendre quand tu sortiras.

CHARLOTTE.

Pouvez-vous me le demander ! Oh ! je suis bien fâchée de ne l'avoir pas eue aujourd'hui, quand je suis allée chez mademoiselle de Montreuil.

M. DE FONROSE.

Tu pourras y retourner demain.

CHARLOTTE.

Oui, vous avez raison. Mademoiselle de Richebourg y sera peut-être. Donnez, donnez, mon papa.

M. DE FONROSE.

Tu sais ma chambre à coucher ? A côté de mon lit, tu trouveras une montre suspendue à la tapisserie. Elle est à toi.

CHARLOTTE.

Quoi ! cette grande patraque du temps du roi Dagobert, qui lui servoit peut-être de casserole pour le dîner de ses chiens ?

M. DE FONROSE.

Elle est fort bonne, je t'assure. On ne les faisoit pas autrement, du vivant de mon père. Je l'ai trouvée dans son héritage, et je me faisois un devoir de la garder pour moi-même. Mais, en te la donnant, elle ne sortira pas de la famille; et j'aurai plus souvent occasion de le rappeler à mon souvenir, en la voyant tout le jour à ton côté.

CHARLOTTE.

Oui; mais que diront ceux qui ne descendent point de mon grand papa?

M. DE FONROSE.

Eh! c'est-là précisément où je t'attendois. Tu vois que ce motif d'utilité que tu m'alléguois avec tant d'importance, n'est qu'un vain prétexte dont ta vanité cherchoit à se couvrir, puisque cette montre te rendroit le même service que tu pourrois attendre d'une montre d'or, enrichie des plus beaux diamans. Pourquoi t'embarrasser des vains propos des autres? D'ailleurs ils ne pourroient que faire honneur à ton caractère. La solidité

de la montre passeroit pour l'emblême de celle de tes goûts.

CHARLOTTE.

Mais ne pourrois-je pas en avoir une qui fût en même-temps solide et d'une forme agréable ?

M. DE FONROSE.

Tu crois donc que cela feroit ton bonheur ?

CHARLOTTE.

Oui, mon papa ; je me croirois fort heureuse.

M. DE FONROSE.

Je voudrois que ma fortune me permît de te convaincre, par ta propre expérience, combien la félicité qu'on attache à de pareilles bagatelles, est frivole et passagère. Je parie que dans quinze jours, tu ne regarderois guère plus ta montre, qu'au bout d'un mois tu oublierois de la monter, et que bientôt elle ne seroit pas mieux réglée que ta folle imagination.

CHARLOTTE.

Ne pariez point, mon papa; vous perdriez, j'en suis sûre.

M. DE FONROSE.

Je ne veux pas aussi parier; non par la crainte de perdre, mais parce qu'il faudroit risquer l'épreuve, et qu'elle pourroit te coûter pendant tout le reste de ta vie les plus cruels regrets.

CHARLOTTE.

Ainsi vous pensez qu'une belle montre, au lieu de faire mon bonheur, ne serviroit qu'à me rendre malheureuse?

M. DE FONROSE.

Si je le pense, ma fille? Tout notre bonheur sur la terre consiste à vivre satisfaits du poste où nous a placé la providence, et des biens qu'elle nous a départis. Il n'est aucun état si humble ou si élevé, dans lequel une vaine ambition ne puisse nous faire accroire qu'il nous faudroit encore ce qu'un autre possède auprès de nous. C'est elle qui va tourmenter le laboureur au sein de l'aisance, pour lui faire jeter un œil d'envie sur

quelques sillons du champ de son voisin, tandis qu'elle persuade au maître d'un vaste royaume, que les provinces qui le bornent, manquent à ses états pour les arrondir. De là naissent, entre les princes, ces guerres cruelles qui désolent la terre, et entre les particuliers, ces procès ruineux qui les dévorent, ou ces haines de jalousie qui les bourrèlent et les avilissent. Quels étoient tes propres sentimens envers mademoiselle de Richebourg, en regardant la montre qu'elle étaloit à son côté? Retrouvois-tu dans ton cœur ces mouvemens d'inclination qui te portoient autrefois vers le sien? Lui aurois-tu rendu, dans ce moment, ces services dont tu te serois fait hier une joie si pure? Mais cette inimitié secrète que sa montre t'inspiroit contre elle, ta montre ne l'inspireroit-elle pas contre toi à tes meilleures amies, et peut-être à tes frères et tes sœurs? Vois cependant pour quelle méprisable jouissance de vanité, tu aurois rompu les plus doux nœuds du cœur et du sang, les plus

tendres affections de la nature ? Pourrois-tu te croire heureuse à ce prix ?

CHARLOTTE.

Oh ! mon papa, vous me faites frissonner !

M. DE FONROSE.

Eh bien ! ma fille, ne forme donc plus de ces souhaits déraisonnables qui troublent ton repos ? Que manque-t-il à tes véritables besoins dans la condition où le ciel t'a fait naître ? N'as-tu pas une nourriture saine et abondante ; des vêtemens propres et commodes pour toutes les saisons ? Ne t'ai-je pas donné des maîtres pour cultiver ton esprit ; tandis que je forme ton cœur ; pour te procurer des talens agréables qui puissent un jour faire rechercher ton commerce dans la société ? Tu veux aujourd'hui une montre d'or enrichie de diamans ! Si je te la donne ; de quel œil regarderas-tu demain ton collier et tes boucles d'oreilles de perles fausses ? Ne faudra-t-il pas que, pour te satisfaire, je les change bientôt en pierres précieuses ? Encore

te faudra-t-il de plus des dentelles, de riches étoffes, et des femmes pour te servir. On ne va point à pied dans les rues avec un pompeux attirail de parure. Elle exige un grand nombre de domestiques, une voiture brillante, de superbes chevaux. Tu me les demanderois. Il ne te manqueroit plus rien alors, il est vrai, pour te produire dans les assemblées, et visiter les personnes du plus haut rang. Mais, pour les recevoir à ton tour, ne te faudroit-il pas un hôtel magnifique, une table splendide, et des ameublemens précieux? Vois combien une première fantaisie satisfaite, engendre d'innombrables besoins. Ils vont toujours ainsi en s'accroissant, jusqu'à ce que, pour avoir voulu s'élever un moment au-dessus de son état, on retombe pour toujours au-dessous des plus étroites nécessités de la vie. Tourne les yeux autour de toi, et regarde combien de personnes gémissent aujourd'hui dans la plus affreuse misère, qui consumoient hier peut-être les derniers débris

d'une

d'une fortune suffisante pour leur bonheur. Pense à ce qui te seroit arrivé à toi, à tes sœurs et à tes frères, si ma tendresse et mes réflexions ne m'avoient fait profiter, pour votre avantage, de toutes ces déplorables expériences. Il m'a souvent été pénible d'aller à pied dans les rues. Un bon carrosse auroit peut-être ménagé mes forces, autant qu'il auroit flatté ma vanité. En employant à cette dépense ce qu'il m'en coûte pour votre entretien, votre instruction et vos plaisirs, j'aurois été en état de la soutenir pendant quelques années. Mais enfin, quel auroit été mon sort et le vôtre ? Je vous aurois vu croître dans le désordre et la stupidité. Je n'aurois pu attendre de vous, dans ma vieillesse, des soins que je vous aurois refusés dans votre enfance. Pour quelques jours passés dans l'éclat insolent du luxe, j'aurois langui longtemps dans les mépris d'une juste misère. De quel front aurois-je cru pouvoir répondre à l'Eternel sur les devoirs qu'il m'impose envers vous, lorsque je ne vous

aurois laissé pour héritage que l'exemple de mon indigne conduite ? J'aurois fini ma vie dans les convulsions du remords, du désespoir et de la terreur ; et vos malédictions m'auroient poursuivi jusques au-delà de ma tombe.

O mon papa ! quelle étoit ma folie, s'écria Charlotte, en se jetant à son cou! Non, non, je ne veux plus de montre ; et si j'en avois une, je vous la rendrois à l'instant.

M. de Fonrose, charmé de voir le cœur de sa fille s'ouvrir avec tant de franchise aux impressions du sentiment et de la raison, l'accabla de caresses.

Dès cet heureux jour, Charlotte reprit sa première gaîté ; et lorsqu'elle voyoit quelques bijoux précieux à l'une de ses jeunes compagnes, elle étoit bien plus tentée de la plaindre, que de lui porter la plus légère envie.

CAROLINE.

PREMIÈRE ANECDOTE.

L'AIMABLE petite Caroline, dont je vous ai déjà parlé quelquefois, étoit allée à la campagne, avec sa mère, à deux petites lieues de Paris. Elle y avoit appporté quelques paires de souliers neufs; mais à force de courir dans le jardin, ils se trouvoient tous percés à grands ou petits jours au bout de son pied. On lui en fit acheter pour le moment dans le village. Comme sa mère en avoit aussi besoin elle-même, elle envoya dire au cordonnier de la ville de lui en faire de nouveaux, et de les lui apporter. Le cordonnier vint au bout de quelques jours. Lorsque sa mère eut essayé les siens, on chercha par-tout la petite fille pour lui faire prendre mesure. On va l'appeler dans la cour, dans le jardin, dans tous les appartemens. Point de Caroline. Le cordonnier, après l'avoir long-temps attendue, se retire. Il n'étoit

pas au bout de l'allée que Caroline reparoît tout à coup.

Où étiez-vous donc, ma fille, lui dit sa mère ?

Là, maman, lui répondit-elle en soulevant le rideau de son lit.

Pourquoi donc n'en êtes-vous par sortie lorsque le cordonnier étoit ici ?

Maman, c'est qu'il y étoit.

Eh bien ! est-ce que votre cordonnier vous fait peur ?

Non, maman ; mais il auroit bien vu, à mes souliers, que ce n'étoit pas lui qui les avoit faits. J'aurois eu beau dire, il auroit cru que je lui aurois ôté ma pratique. Le pauvre M. David ! il auroit été tout fâché.

DEUXIÈME ANECDOTE.

Madame P……, jeune femme aussi distinguée par les graces et la tournure piquante de son esprit que par la délicatesse de ses sentimens et la force de son caractère, reprenoit un jour Pauline, sa fille aînée, d'une légèreté bien pardonnable à son âge. Pauline, touchée de la douceur que sa mère mettoit dans ses reproches, versoit des larmes de repentir et d'attendrissement. Caroline, âgée alors de trois ans, voyant pleurer sa sœur, grimpe sur les barreaux d'une chaise pour atteindre jusqu'à elle ; d'une main prend son mouchoir, dont elle lui essuie les yeux ; et de l'autre lui glisse dans la bouche un bonbon qu'elle rouloit dans la sienne. Il me semble que M. Greuze pourroit faire un tableau charmant de ce sujet.

LES OIES SAUVAGES.

Le jeune Raimond voyoit un jour une troupe d'oies sauvages qui traversoient les airs à demi cachées dans les nues, et il admiroit la hauteur et l'ordre de leur vol.

M. de Laval, étoit en ce moment, près de lui : Mon papa, lui dit Raimond, vous prenez soin de faire nourrir les oies que nous avons dans notre basse-cour ; mais les oies sauvages, qui les nourrit ?

M. DE LAVAL.

Personne, mon ami.

RAIMOND.

Comment font-elles donc pour vivre ?

M. DE LAVAL.

Elles cherchent elles-mêmes leur nourriture. N'ont-elles pas des ailes ?

RAIMOND.

Celles de notre basse-cour en ont aussi. D'où vient qu'elles ne savent pas voler !

M. DE LAVAL.

C'est que toutes les bêtes apprivoisées sont des animaux dégénérés, qui ont perdu en partie l'usage de leurs forces et de leur instinct.

RAIMOND.

Elles ne doivent pourtant pas se trouver plus à plaindre, puisque Marguerite leur fournit abondamment tout ce qu'il leur faut,

M. DE LAVAL.

Il est vrai, mon fils, qu'on les nourrit avec soin ; mais tu sais dans quelles vues; pour les manger aussi-tôt qu'elles seront engraissées. Les autres ne craignent pas ce malheur. En se procurant toutes seules leurs alimens, elles peuvent jouir de tous les droits de la liberté. Il en est ainsi dans la vie sociale. Un homme qui seroit assez lâche pour se reposer entièrement sur les autres du soin de sa subsistance, perdroit toute l'énergie de son esprit, et seroit obligé de se vendre pour un morceau de pain. Celui qui se sent, au contraire, assez de courage pour pourvoir de lui-

même à ses nécessités, jouit d'une noble indépendance, et ne perd rien de la vigueur de son ame. Ce n'est pas que chacun de nous doivent vivre à part, uniquement occupé de lui-même. Ces oiseaux, dont je te propose l'exemple, forment entre eux des sociétés fort bien réglées; on les voit couver les œufs et soigner les petits des mères qui perdent la vie par quelque malheur. Ils se soutiennent aussi mutuellement, lorsqu'ils sont fatigués dans leur vol. Chacun se met à son tour à la tête de la troupe pour guider les autres, et leur faciliter le voyage. Raimond, ces deux espèces d'oiseaux n'en formoient qu'une originairement. Tu vois quelle différence a mis entre eux leur manière de vivre.

RAIMOND.

Oh! mon papa! ne me parlez pas de ramper dans une basse-cour. Vive ceux qui savent fendre les airs!

UN PETIT PLAISIR

CHANGÉ CONTRE UN PLUS GRAND.

LOUISE.

Bonjour, ma petite maman. Voyez-vous, nous sommes déjà prêtes. Oh! si le bateau pouvoit arriver tout de suite!

Mme. DELORME.

Patience, il n'est que six heures. Venez; nous pourrons, en attendant, faire quelques tours dans le jardin.

HENRIETTE.

Oui, oui; allons nous promener dans l'allée qui conduit à la rivière. Quand le bateau viendra, nous pourrons y entrer sans perdre une minute. (*Elles courent dans le jardin, et entraînent leur mère vers l'allée.*)

CHARLOTTE.

Ah! ma chère maman, comme le temps est beau! on ne découvre pas un nuage dans tout l'horison. Et voyez-vous

comme le soleil brille dans la rivière ! on diroit qu'il y jette des millions de diamans. Ce sera un plaisir ! un plaisir ! n'est-il pas vrai ? Quelle joie de revoir la bonne Marthe, qui a servi si long-temps chez nous.

Mme DELORME.

Oui, mes enfans ; elle sera bien aise de vous voir aussi, j'en suis sûre.

HENRIETTE.

Combien y a-t-il d'ici chez elle ? Nous serons à-peu-près une heure sur l'eau : ensuite il y aura bien trois quarts-d'heure de marche ; car sa maison n'est pas sur le bord de la rivière.

CHARLOTTE.

Tant mieux, tant mieux ; nous en trouverons plus de goût à notre déjeûner. Et après cela, dites-nous encore ma chère maman, que ferons-nous pour nous divertir ?

Mme. DELORME.

Nous irons nous promener dans un petit bosquet qui est dans le voisinage. Là, vous pourrez gambader, courir, cueillir des fleurs et attraper des papillons.

CHARLOTTE.

Laissez-moi vous conduire. J'ai déjà fait le voyage avec maman. Je vous menerai au bord d'un petit ruisseau si clair, qu'on peut voir au fond les cailloux.

Mme. DELORME.

Tu as raison, je me veux mal de l'avoir oublié. Nous pourrons nous asseoir à l'ombre sur la rive, et je vous lirai quelque chose d'un petit livre que j'ai apporté.

HENRIETTE.

Ah! c'est bon, cela. Y a-t-il de drôles d'histoires?

Mme. DELORME.

Tu verras.

CHARLOTTE.

Ah ça! maman, il ne faut pas revenir à la maison que la lune ne soit levée; et alors vous nous chanterez cette jolie romance qui fait tant pleurer. Revenir par eau au clair de la lune, et entendre votre douce voix, cela doit être au-dessus de tous les plaisirs.

HENRIETTE, *qui, dans l'intervalle, est allée sur le bord de la rivière.*

Le bateau! le bateau! Le voici qui vient! Où est Louise? N'est-elle pas tout au bout du jardin, quand le bateau nous attend? Louise! (*Elle court vers elle.*) Louise! le bateau! le bateau!

LOUISE *accourt en sautant.*

Le bateau, ma sœur! Oh! c'est bon. Faites-moi d'abord à vous deux une pièce de vingt-quatre sols. Il y a là-bas une femme et un vieillard avec quatre enfans à qui je les porterai. Je serai bientôt de retour.

Mme. DELORME.

Où as-tu donc vu ces pauvres gens?

LOUISE.

Le jardinier a ouvert la porte qui donne sur le grand chemin pour y jeter de mauvaises herbes. J'ai voulu voir s'il passoit du monde. Deux pauvres enfans sont venus à moi. Oh! maman, comme ils sont déguenillé, et comme ils ont l'air d'avoir faim!

faim! Il y en a deux autres tout petits, petits comme mon frère Paulin.

Mme. DELORME.

Venez, mes amies, il faut les aller voir.

LOUISE.

Oui, oui, je leur ai dit d'attendre, que je leur apporterois quelque chose. (*Elles vont toutes ensemble à la petite porte du jardin, où elles trouvent la pauvre famille. Le vieillard est assis sur une borne. La femme est appuyée sur la muraille, tenant un enfant contre son sein. Une jeune fille d'environ dix ans en porte un autre dans ses bras. Un petit garçon joue sur le chemin avec des cailloux.*)

Mme. DELORME, *bas.*

O Dieu, quelle misère! (*Haut.*) Pauvre femme, vous avez peine à vous soutenir. Asseyez-vous sur cette pierre. D'où venez-vous donc?

LA PAUVRE FEMME.

Du bord de la mer, ma bonne dame. Mon mari étoit pêcheur; on est venu

l'enlever de son canot pour faire une campagne sur un vaisseau de roi. Il est revenu rongé de scorbut et de misère. Il avoit perdu ses forces, et ne pouvoit plus jeter ses filets. Il m'a fallu les vendre pour le faire guérir. Mais sa maladie traînoit trop long-temps. Nos créanciers ont pris ce qui nous restoit; et comme nous ne pouvions pas payer notre loyer, on nous a mis à la porte. Un de nos voisins, aussi pauvre que nous, peu s'en faut, nous a recueillis. Il ôtoit le pain de sa bouche et de celle de ses enfans, pour nous en donner. Bientôt je suis tombée malade de chagrin, et quelques jours après, mon pauvre homme est mort. Aussi-tôt que je me suis un peu rétablie, je n'ai pas voulu être plus long-temps à charge à notre bon voisin. Je me suis mise en route pour aller trouver une dame que j'ai servie autrefois à Abbeville. Mais il y a bien loin encore, et je ne sais comment y arriver. Il nous est impossible d'aller plus avant.

Mme. DELORME.

Et quel est ce vieillard?

LA PAUVRE FEMME.

C'est mon père, ma bonne dame. Il a toujours vécu avec nous, et je me faisois une gloire de pouvoir le soulager dans sa vieillesse. Hélas! c'est sa misère qui me rend la mienne plus dure. Comme il n'a pas de souliers, hier, en marchant, il s'est enfoncé dans le pied une épine. Je l'ai ôtée; mais la fatigue a enflammé la plaie. Sa jambe est toute enflée, et il ne peut l'appuyer à terre sans de grandes douleurs. Si vous vouliez me faire donner un chiffon de vieux linge pour le panser, et un morceau de pain pour mes pauvres enfans.

Mme. DELORME.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut. Je vais y pourvoir. Entrez dans le jardin pour nous attendre, et asséyez-vous sur ces siéges. (*Elle s'éloigne avec ses filles, qui ont attentivement écouté le récit de la pauvre femme. Charlotte a témoigné son attendrissement par des larmes. Louise a partagé entre les enfans de petits gâteaux qu'elle avoit dans sa poche*

pour le voyage. Henriette, après avoir donné la main au vieillard pour le soutenir, est allée prendre le plus petit enfant des bras de la jeune fille, qui les laisse tomber à ses côtés de fatigue et d'épuisement.)

Mme. DELORME, *à ses filles en marchant vers la maison.*

Eh bien ! que dites--vous de ces malheureux ? Charlotte, cours avec tes sœurs, leur faire préparer un petit repas. Je vais dans la garde-robe de votre père chercher du linge, des bas et des souliers pour le pauvre vieillard. Je suis fâchée de n'avoir que ces légers secours à leur donner.

CHARLOTTE.

Vraiment oui; c'est bien peu de chose pour leur misère. Vous avez entendu qu'ils avoient encore à faire beaucoup de chemin. Ils ne peuvent aller à grandes journées à cause du vieux estropié. S'ils alloient tomber malades sur la route ! Maman, vous êtes si bonne en-

vers les pauvres ! Si vous leur donniez de l'argent pour se faire conduire en charrette, et qu'il leur en restât un peu en arrivant, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé cette dame qu'ils vont chercher ?

Mme. DELORME.

Me connois-tu assez peu, ma chère fille, pour croire que je n'aurois pas eu cette idée de moi-même, si je le pouvois ? Mais, hélas ! ce n'est pas en mon pouvoir. Tu sais que nous ne sommes pas riches ; je suis hors d'état de faire la dépense qu'il faudroit pour cela.

CHARLOTTE.

S'il ne falloit que ce que nous avons.

HENRIETTE.

Ah ! ce seroit de bon cœur.

Mme. DELORME.

Et combien avez-vous ?

CHARLOTTE.

J'ai six francs, moi.

HENRIETTE.

Moi, trois livres.

Mme. DELORME.

Et toi, Louise ?

LOUISE.

Je n'ai plus rien, maman. J'ai glissé six sols, que j'avois, dans la poche du pauvre vieillard.

Mme. DELORME.

Vous n'avez donc que neuf francs à vous deux? Cela ne suffiroit pas de moitié. Je ne vois qu'un moyen de compléter la somme.

CHARLOTTE.

Et lequel, s'il vous plaît?

Mme. DELORME.

Je n'ose vous le dire.

HENRIETTE.

Pourquoi donc?

LOUISE.

Dites, dites toujours, maman.

Mme. DELORME.

Cette partie de plaisir que nous devons faire aujourd'hui, il y a long-temps que je vous l'ai promise : elle est la récompense de votre bonne conduite. Je me suis déjà refusé bien des choses pour en faire les frais. Car il ne faut pas seulement payer le bateau, il faudra, dans

le premier village, acheter de quoi offrir un petit présent à Marthe, pour la dédommager des dépenses qu'elle fera pour nous recevoir. Cet argent est dans ma bourse; mais il vous appartient, et vous êtes libres d'en faire tel usage qu'il vous plaira. En le joignant à celui que vous avez de vos épargnes, il seroit possible d'avoir un charriot pour les pauvres gens, et de les défrayer sur la route jusqu'à Abbeville. Mais le sacrifice est trop grand; je n'ose vous le proposer. Notre voyage ne pourroit plus avoir lieu cette année.

LOUISE.

Oh! ce seroit bien fâcheux.

Mme. DELORME.

J'en aurois moi-même quelque regret. Louise, va dire au batelier de préparer sa voile.

LOUISE.

Tout-à-l'heure, maman. (*Elle reste, et regarde ses sœurs.*)

HENRIETTE.

Nous n'avons encore rien décidé.

CHARLOTTE.

Je sais bien ce que j'aurois à faire, pour moi.

HENRIETTE.

Et moi aussi, sans la pauvre Louise.

LOUISE.

Moi, mes sœurs? il n'y a que Marthe qui me fâche; mais je lui écrirai.

CHARLOTTE, *avec joie.*

Eh bien! maman, nous voilà toutes les trois d'accord. Prenez, prenez notre argent pour ces pauvres malheureux.

Mme. DELORME.

Vous n'avez peut-être pas bien fait encore toutes vos réflexions. Voyez comme le temps est beau, et quel plaisir nous aurions dans notre promenade!

CHARLOTTE.

Ah! je n'en aurois plus, dès qu'il me viendroit cette pensée: Tu te fais voiturer bien à ton aise, et toute une honnête famille meurt de lassitude par ta dureté!

HENRIETTE.

Ne sont-ils pas de la même espèce que nous ? Ils auront bien assez à souffrir dans leur vie, pour avoir une petite joie en passant.

Mme. DELORME.

Tu ne dis rien, Louise.

LOUISE.

Maman, je pensois que tout notre plaisir n'est pas perdu : nous accompagnerons la charrette un petit bout de chemin ; ce sera toujours une promenade.

Mme. DELORME, *en les embrassant.*

O mes chères filles ! quelle félicité pour moi de voir des cœurs si compatissans et si généreux ! Vous ne manquerez jamais de plaisirs sur la terre, puisque vous savez vous en faire de vos privations et de vos sacrifices. Venez, ne perdons pas un moment pour cette douce jouissance. (*Mad. Delorme rentre dans sa maison, d'où elle envoie congédier le batelier, en lui payant sa journée. Les*

trois petites demoiselles vont et viennent de la cuisine au jardin, pour donner des soins à la pauvre famille. Charlotte aide la femme à panser le pied du vieillard. Henriette et Louise font manger les enfans. Elles retournent ensuite auprès de leur mère.)

HENRIETTE.

Ah! ma chère maman, il auroit fallu voir comme ces enfans ouvroient de grands yeux, quand nous leur avons porté, moi, une grande écuelle de lait, et Louise, du pain. Ils se pressoient autour de leur mère, en frappant dans leurs mains de surprise et de joie.

LOUISE.

Je craignois qu'ils ne voulussent me manger moi-même, tant ils paroissoient affamés.

CHARLOTTE.

Il faut que l'aînée soit une bien bonne enfant. Elle n'a pas voulu prendre un morceau, jusqu'à ce qu'elle ait eu donné à manger à son petit frère, qui ne sait pas encore se nourrir tout seul.

Mme. DELORME.

La pauvre fille est bien à plaindre. Si elle demeure toujours chargée du soin des plus petits, elle n'aura pas le temps de s'instruire, et la voilà pour toute sa vie une femme très-misérable; au lieu que si elle avoit le moyen d'apprendre un métier, elle pourroit un jour être fort utile à sa mère, et l'aider à nourrir les autres enfans.

LOUISE.

Eh bien! maman, faites une chose. Mettez-la près de nous. Je me charge de lui montrer tout ce que vous m'avez fait apprendre. Elle pourra bientôt coudre et tricoter; ensuite vendre son ouvrage, et en envoyer l'argent à sa famille.

HENRIETTE.

Ce n'est pas une mauvaise tournure, au moins, dont Louise s'est avisée.

CHARLOTTE.

Oui, maman, faites-nous ce plaisir. Pensez-vous, si cette bonne fille alloit

devenir fainéante comme la vieille femme que nous vîmes l'autre jour, il faudroit qu'elle en revînt à mendier, et nous ne l'aurions servie en rien du tout.

Mme. DELORME.

Mais savez-vous bien, mes enfans, à quoi vous vous engagez ? Prenez-y garde.

CHARLOTTE.

A quoi donc, maman ?

Mme. DELORME.

Je vais vous le dire. Si nous prenons cette petite fille à la maison, il faudra lui donner des habits, et je n'en ai guère le moyen. Je me trouverois obligée de retrancher sur les vôtres ce que les siens pourroient coûter. Au lieu de fourreaux de taffetas dont je voulois vous faire présent, vous ne pourriez en avoir que de toile : au lieu de plumes et de fleurs d'Italie, vous n'auriez qu'un ruban tout simple sur votre chapeau ; et je ne vois plus que la serge et l'étamine pour faire vos déshabillés.

CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

J'avois pourtant dit à Rosalie que j'aurois bientôt un habit de soie, tout comme elle.

HENRIETTE.

La toile ne pare jamais si bien, n'est-il pas vrai ?

Mme. DELORME.

Non, sans doute.

HENRIETTE, *après avoir fait quelques réflexions.*

Mais, si je n'ai pas si bonne mine qu'en taffetas, la pauvre petite fille feroit encore bien plus triste figure avec ses haillons.

CHARLOTTE.

Et puis, si elle les portoit plus long-temps, ne courroit-elle pas le risque de devenir malade ? Vous m'avez dit souvent que rien n'étoit si mal-sain que la malpropreté.

Mme. DELORME.

Cela est vrai aussi, ma fille. Et toi,

Louise, que dis-tu de ma proposition? Serois-tu contente de porter un habit de laine?

LOUISE.

Oh! très-contente, maman: on n'en saute que mieux. Je me souviens de l'histoire de Marthonie.

Mme. DELORME.

Voilà qui s'arrange à merveille; cependant ce n'est pas tout. Louise, c'est toi t'es offerte la première pour donner à la petite fille des leçons de couture. Naturellement, je te devrois la préférence; mais tu es un peu trop évaporée pour remplir cet emploi: d'ailleurs, tu n'en es pas encore assez capable. Charlotte, ni moi, nous ne pouvons nous en charger: les soins du ménage ne nous donnent que trop d'occupations. C'est à toi que je le destine, Henriette.

HENRIETTE.

Ah! grand merci, maman.

Mme. DELORME.

Attends quelques jours pour m'en remercier. Tu ne sais peut-être pas com-

bien il faut de patience pour l'état que tu prends. Je te connois ; tu es vive et emportée. La petite fille ne pourra pas d'abord retenir tes leçons ; tu voudras la reprendre : si tu la maltraitois, je serois forcée, malgré moi, de te punir. Eh bien ! oserois-tu me promettre de ne te laisser jamais emporter par ta pétulance ?

HENRIETTE.

Oh ! maman, je ne puis vous en donner ma parole. Vous savez l'autre jour, lorsque vous me reprîtes, j'aurois parié, sur ma vie, que cela ne me seroit plus arrivé. Bon ! à peine fûtes-vous sortie, que Louise, en se chaussant, laissa échapper une maille tout du long de son bas. J'eus tant de peine à la reprendre, que je me mis en colère contre ma sœur et que je la battis. J'en eus ensuite une grande honte ; mais c'étoit fait.

Mme. DELORME.

Il est singulier que les enfans qui ont besoin de tant d'indulgence pour eux-mêmes, n'en aient presque jamais pour

les autres. Vraiment, tu jouerois un joli personnage dans la société, si tu laissois invétérer en toi ce défaut !

HENRIETTE.

Je ne demande pas mieux que de m'en guérir.

CHARLOTTE.

Tenez, maman, je crois que c'est un fort bon moyen pour cela, de lui donner la petite fille à gouverner.

HENRIETTE.

Oui, je peux quereller ma sœur, parce qu'elle me le pardonne aisément, et qu'elle ne me doit rien. Mais je serai plus patiente et plus douce envers une élève. Elle pourroit imaginer que j'aurois du regret de l'avoir obligée.

Mme. DELORME.

Avec de pareils sentimens, je ne suis plus inquiète de ta résolution. Ah ça, Louise, il te faudra tous les jours travailler une heure de plus, afin que la petite fille ait bientôt ses chemises et ses bas.

LOUISE.

Oh! je m'en charge de tout mon cœur; je craignois qu'Henriette ne prît pour elle toute la besogne.

Mme. DELORME.

Charlotte, il faudra, je te prie, avoir un peu l'œil sur leurs travaux.

CHARLOTTE.

Oui, maman; je serai l'inspecteur général.

Mme. DELORME.

Allons, mes filles, hâtons-nous de porter tant de bonnes nouvelles à nos pauvres gens. J'espère que leur joie vous servira d'encouragement et de récompense.

MATILDE.

Vous vous souvenez encore, mes chers amis, des violentes chaleurs qui ont régné cet été. Je ne me les rappelle moi-même qu'avec chagrin, parce qu'en abattant mes forces, elles m'ont empêché, pendant quelque temps, de répondre à votre flatteuse impatience. Pour vous dédommager de ce retard involontaire, je vais vous raconter un trait intéressant, auquel elles ont donné occasion.

J'étois à Windsor chez une jeune dame, qui, par les principes déclarés qu'elle transmet à ses enfans, justifie si bien le choix qu'on a fait de sa respectable mère, pour présider à l'éducation d'une auguste famille. Nous nous amusions à de petits jeux de société, lorsqu'il survint un orage furieux. Le tonnerre rouloit avec un fracas épouvantable, dont toute la maison étoit ébranlée, tandis que les éclairs sembloient à chaque instant l'embrâser. Une jeune demoiselle de la compagnie ne put se

défendre de quelque émotion. On entendoit aussi les cris d'effroi d'une femme-de-chambre. Au milieu de ce trouble, la petite Matilde avoit disparu. Sa mère, qui passoit dans la chambre voisine, l'apperçut agenouillée dans un coin.

LA MÈRE.

Que faites-vous là, ma fille?

MATILDE.

Oh ! rien, maman.

LA MÈRE.

Est-ce que vous êtes effrayée de l'orage?

MATILDE.

Non, maman ; vous m'avez appris à ne pas le craindre, et vous avez bien vû que je ne le craignois pas tout-à-l'heure.

LA MÈRE.

Pourquoi donc êtes-vous à genoux?

MATILDE.

C'est que j'ai vu frissonner Elise, j'ai entendu crier Kitty ; cela m'a fait de la peine. Je priois Dieu pour elles, et pour tous ceux qui ont peur.

L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

MADAME DE CELLIÈRES,
HENRIETTE, sa fille.

HENRIETTE.

NON maman, j'aimerois mieux achever cette bourse.

Mme. DE CELLIÈRES.

Mais, ma fille, Caroline seroit certainement plus flattée de recevoir le sac à ouvrage. Tu sais combien le tien lui a paru joli; et celui-là est sur le même modèle.

HENRIETTE.

Malgré cela, maman, je suis sûre que la bourse lui ſera encore plus de plaisir.

Mme. DE CELLIÈRES.

A la bonne heure; mais sera-t-elle achevée? Il faut bien des tours encore pour la finir, au lieu qu'il n'y a plus rien

à faire au sac à ouvrage, que d'y passer des rubans. Tu ne voudrois pas manquer d'apporter à ta cousine un petit présent au jour de sa fête?

HENRIETTE.

Oh! pour cela non. Mais vous verrez, maman, la bourse sera bientôt achevée.

Mme. DE CELLIÈRES.

Fais bien tes réflexions. Ton père doit partir à quatre heures précises; et celle qui n'aura pas achevé son ouvrage, n'ira pas avec lui.

HENRIETTE.

C'est à cinq heures, maman, et non à quatre.

Mme. DE CELLIÈRES.

Henriette, Henriette, ne te corrigeras-tu jamais de ce vilain défaut, de vouloir toujours savoir les choses tout autrement qu'on ne les a dites?

HENRIETTE.

Mais, maman, quand je suis sûre que mon papa ne doit partir qu'à cinq heures!

Mme. DE CELLIÈRES.

Eh bien! nous verrons qui aura le mieux entendu. Je te conseille toujours, en amie, de te tenir prête pour l'heure que je te dis.

HENRIETTE.

Oh! je le serois même pour ce temps-là. Tenez, voyez-vous, c'est presque fini. J'avancerois encore d'un quart-d'heure, si j'allois travailler là-bas sous le berceau.

Mme. DE CELLIÈRES.

Et pourquoi donc?

HENRIETTE.

C'est ce que j'y verrois beaucoup mieux.

Mme. DE CELLIÈRES.

Mais c'est du temps que tu vas perdre à aller et revenir.

HENRIETTE.

Oh! ne craignez pas, je le regagnerai. La besogne en ira cent fois plus vîte.

Mme. DE CELLIÈRES.

Comme tu voudras, ma fille; mais

souviens-toi que je t'ai avertie de ce qui peut t'arriver.

HENRIETTE.

Soyez tranquille, maman, je réponds de tout. Je vais courir à toutes jambes.

Elle y courut en effet, et si vîte, qu'elle arriva toute essoufflée. Il lui fallut près d'un demi-quart-d'heure pour reprendre haleine. Ses mains étoient toutes tremblantes de l'agitation de sa course, et son aiguille enfiloit une maille pour une autre. Enfin, elle acheva de se remettre, et il faut convenir qu'elle poussa vigoureusement son travail. Cependant, malgré toute sa diligence, il sembloit s'étendre et s'alonger sous ses doigts. Sa mère, qui craignoit toujours pour elle, vint la trouver.

Mme. DE CELLIÈRES.

Eh bien! Henriette, où en sommes-nous? As-tu achevé?

HENRIETTE.

Non, pas encore, maman. Aussi n'est il pas cinq heures.

Mme. DE CELLIÈRES.

Tu as raison ; mais il en est quatre. L'horloge vient de sonner.

HENRIETTE.

Elle n'a pas sonné, maman. Je le sais bien, moi qui écoutois.

Mme. DE CELLIÈRES.

Je ne sais donc pourquoi je l'ai entendue, moi. Ton père va partir.

HENRIETTE.

Oh que non ! maman, cela ne se peut pas.

Mme. DE CELLIÈRES.

Cependant on a mis les chevaux, et voilà tes frères et tes sœurs qui sont tout prêt.

HENRIETTE.

O mon Dieu ! que me dites-vous ?

FRÉDÉRIC, *qui s'avance.*

Eh bien ! Henriette, où est-tu donc ? On n'attend plus que toi.

HENRIETTE.

Un moment ! un moment !

FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Quatre heures sont déjà sonnées ; et tu sais que mon papa nous a dit à dîner qu'il partiroit à la minute précise, parce qu'à cinq heures et demie, il a ici un rendez-vous.

Mme. DE CELLIÈRES.

Eh bien! ma fille, que t'avois-je dit ?

HENRIETTE.

Mais, maman......

AMÉDÉE, VICTOIRE, ADÉLAÏDE, *accourent tous à la fois, en criant :*

Henriette! Henriette! Henriette!

HENRIETTE, *d'un ton d'impatience.*

Doucement donc, enfans.

FRÉDÉRIC.

Comment? est-ce que tu n'as pas achevé ta bourse? Tiens, vois le joli petit paysage que je vais porter à ma cousine.

AMÉDÉE.

Et moi, ce bouquet de fleurs de mon jardin.

VICTOIRE.

Et moi, ces nœuds de rubans.

ADÉLAÏDE.

Et moi, ces jarretières que je lui ai tricotées. Allons, allons, voici mon papa.

M. DE CELLIÈRES.

Henriette, nous partons. Tu sais que jamais je ne me fais attendre, mais aussi que jamais je n'attends personne. Si tu est prête, suis-moi; si tu ne l'es pas, tu n'a qu'à rester.

HENRIETTE.

Ma bourse n'est pas encore finie; il ne s'en faut que de quatre ou cinq tours.

M. DE CELLIÈRES, *faisant signe aux autres enfans de le suivre.*

Adieu, ma fille; je me charge de tes complimens pour Caroline. (*Il sort avec Frédéric, Amédée, Victoire et Adélaïde.*)

HENRIETTE, *à sa mère, en pleurant.*

Les voilà partis! Il faut que je reste à me désoler à la maison, moi qui attendois une si grande joie de cette soirée!

Ma cousine va recevoir un cadeau de chacun de mes frères et de mes sœurs ; et moi, qui suis l'aînée, je ne suis pas de la fête ! Que pensera-t-elle de moi ?

Mme. DE CELLIÈRES.

En effet, c'est fort malheureux, d'autant plus qu'il ne tenoit qu'à toi d'éviter cette disgrace. Je t'avois avertie encore assez à propos. Si, au lieu de t'obstiner à finir ta bourse, tu avois passé des rubans au sac à ouvrage, si tu n'avois pas perdu de temps à courir ici, si tu n'avois pas étourdiment fourré dans ta tête que ton père ne devoit partir qu'à cinq heures, voilà un chagrin amer que tu te serois épargné. Le malheur est venu, il ne te reste plus qu'à le supporter avec courage.

HENRIETTE.

Mon oncle et ma tante, que diront-ils ? Ils vont croire que je suis en pénitence, ou que je n'aime pas ma cousine.

Mme. DE CELLIÈRES.

Tu conviendras qu'ils seroient fondés à le soupçonner.

HENRIETTE.

Ah! maman, au lieu de me donner des consolations, vous augmentez encore ma peine.

Mme. DE CELLIÈRES.

Non, ma fille, j'en souffre autant que toi : et je puis la finir, si tu veux.

HENRIETTE.

O maman ! que vous êtes bonne ! Oui, je vais achever ma bourse, et puis nous irons nous deux la porter. Mon oncle, ma tante et ma petite cousine vont être bien agréablement surpris. Ils verront que ce n'est pas ma faute. Voulez-vous que j'envoie chercher une voiture? Je finirai en attendant.

Mme. DE CELLIÈRES.

Non, ma fille, ce seroit désobéir à ton père, et te dérober à toi-même le fruit d'une importante leçon. Tu n'iras point d'aujourd'hui chez ta cousine; mais tu peux te rendre encore aussi heureuse que tu l'aurois été par ta visite. J'en ai un moyen sûr à te proposer.

HENRIETTE.

Et quel est-il, maman, je vous prie ?

Mme. DE CELLIÈRES.

C'est de bien prendre, dès ce moment, sur toi-même, de ne plus arranger tout ce qu'on te dit au gré de ta fantaisie ; de te défaire sur-tout de cette manie insupportable de contredire sans cesse, en opposant tes folles idées aux conseils des personnes plus sages et plus expérimentées que toi. Je te connois assez de courage pour prendre un parti ferme, et le soutenir.

HENRIETTE.

Oh! oui, maman; je le veux, je le veux.

Mme. DE CELLIÈRES.

Je n'en attendois pas moins de la force de ton caractère. Eh bien ! si je te vois persister le reste de la semaine dans ta courageuse résolution, nous irons dimanche prochain chez ta cousine. Nous lui porterons la bourse, et, de plus, le sac à ouvrage, pour la dédommager.

Elle croira que nous n'avons retardé de quelques jours, que pour lui faire un cadeau plus digne d'elle, et de notre propre générosité.

HENRIETTE, *se jetant dans ses bras.*

Ah! ma chère maman, que je vous embrasse! Vous me rendez le calme et la joie.

Mme. DE CELLIÈRES.

Je les sens aussi rentrer dans mon ame. Tu viens de fonder peut-être, en ce moment, le bonheur de toute ta vie.

EUPHRASIE.

EUPHRASIE, *à sa poupée.*

Eh bien! mademoiselle, vous ne voulez donc pas m'obéir? Vous tiendrez toujours votre cou roide comme un piquet? Tenez, voyez comme ces petits airs de tête me vont bien. Allons! Oh! que vous êtes maussade! Prenez-y garde, ne me faites pas mettre en colère. Je me fâcherai encore plus que maman, lorsque je battis hier mon épagneul.

Mme. DE SELIGNY, *qui a entendu ces derniers mots.*

Tu me parois un peu sérieuse, Euphrasie. Est-ce que ta poupée ne s'est pas bien conduite envers toi?

EUPHRASIE.

Je lui montre comment il faut se donner des airs gracieux, et elle ne veut pas les prendre.

Mme. DE SELIGNY.

Je conviens qu'il est assez triste de prodiguer inutilement d'aussi utiles ins-

tructions. Mais tu parlois de te mettre en colère?

EUPHASIE.

Oh! non. Je lui reprochois seulement.... Vous avez peut-être entendu ce que je lui ai dit?

Mme. DE SELIGNY.

Supposé que je n'en aie rien entendu, et que je te prie de me confier le sujet de tes entretiens, craindrois-tu de me mettre dans la confidence?

EUPHRASIE.

Non, maman; je sais que les petites filles ne doivent avoir aucun secret pour leur mère.

Mme. DE SELIGNY.

Très-bien, mon cœur. Redis-moi donc ce que tu disois à ta poupée.

EUPHRASIE.

C'est qu'elle ne vouloit pas porter un peu de côté sa tête; et je lui disois que si elle refusoit de m'obéir, je me mettrois en colère, et que je me fâcherois encore plus que vous, lorsque je battis hier mon épagneul.

Mme. DE SELIGNY.

Tu penses donc que je me mis en colère ?

EUPHRASIE.

Vous ne me regardiez pas du même œil qu'auparavant; je pensai que vous aviez de l'humeur contre moi.

Mme. DE SELIGNY.

Ce n'étoit pas de l'humeur, c'étoit de la tristesse ; car, d'abord, j'eus de la peine de voir que tu faisois mal à ton chien; ensuite je craignis qu'il ne s'avisât de te mordre si tu continuois de le frapper. Je t'en avertis; et comme tu semblois recevoir de mauvaise grace mes conseils, je tremblai de te voir devenir désobéissante; et c'est pour cela que je fus si affligée, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Tu te figuras alors que j'étois en colère. En colère! Fi donc! Je me serois aussi mal comportée envers toi, que toi envers ton chien.

EUPHRASIE.

Mais vous n'êtes pas fâchée non plus de ce que je disois à ma poupée?

Mme. DE SELIGNY.

Il y auroit bien quelque chose à te dire au sujet de ces airs de coquetterie que tu voulois lui donner, et que tu commençois par prendre toi-même ?

EUPHRASIE.

Je croyois, maman, en être plus aimable. La petite Aglaé m'a dit que ces tours de tête me siéroient fort bien.

Mme. DE SELIGNY.

Il me semble que je dois en savoir là-dessus un peu plus que ton amie ; et je ne serois pas du tout de son avis.

EUPHRASIE.

J'essayai pourtant hier des airs penchés devant le miroir, et je trouvai qu'ils m'alloient à merveille.

Mme. DE SELIGNY.

Tu penses donc que les contorsions et les simagrées puissent valoir les graces naturelles de ton âge ? Et puis, tu ignores peut-être à quoi ces grimaces conduisent infailliblement.

EUPHRASIE.

Et à quoi donc, maman, je vous prie ?

Mme. DE SELIGNY.

A prendre le goût de l'affectation, et à mettre bientôt dans son cœur la même fausseté que l'on met dans son maintien.

EUPHRASIE.

Oh! mon Dieu! que me dites-vous? Je suis bien heureuse de vous en avoir parlé : je serois peut-être tombée dans ce vice sans m'en appercevoir.

Mme. DE SELIGNY.

Et moi, pleine de confiance en ta candeur, je ne m'en serois peut-être apperçue que lorsque le mal auroit eu fait des progrès, et qu'il eût été bien difficile d'y porter du remède. Tu vois par-là combien il est important de te défier des conseils de jeunes enfans aussi inexpérimentés que toi-même, et de me consulter, de préférence, dans toutes les occasions.

EUPHRASIE.

Oh! oui, maman, je vous le promets puisque vous voulez avoir cette bonté. Que serois-je devenue, si vous m'en aviez fait le reproche devant toute une assemblée! J'en serois morte de honte.

Mme. DE SELIGNY.

Je suis obligée quelquefois de prendre ce moyen pour te rendre la leçon plus frappante; mais nous pouvons former un arrangement pour t'épargner les humiliations publiques.

EUPHRASIE.

Ah! je ne demande pas mieux. Voyons, quel est-il?

Mme. DE SELIGNY.

C'est de m'obéir au premier coup-d'œil, lorsque je te ferai signe de faire ou de ne pas faire une chose. Tu chercheras à réfléchir en toi-même, pour en sentir la raison. Si elle ne se présente pas à ton esprit, obéis toujours; et ensuite, lorsque nous serons seules, tu pourras me la demander; je me ferai un plaisir de te la faire comprendre.

EUPHRASIE.

EUPHRASIE.

Ah! maman, voilà qui est fort commode. Que vous m'allez épargner de chagrins et de sottises?

Euphrasie, pénétrée de la sagesse de cette instruction, ne se permit plus une action tant soit peu douteuse, sans avoir d'abord pris le conseil de sa maman. Elle parvint bientôt à lire dans le signe le plus léger, le parti qu'elle devoit prendre dans toutes les circonstances où elle se trouvoit embarrassée. Peu à peu les tendres avis de sa maman, et ses propres réflexions, lui formèrent une expérience au-dessus de son âge. Tout le monde étoit aussi surpris qu'enchanté de la prudence de sa conduite et de la maturité de sa raison. Avant l'âge de douze ans elle avoit acquis tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre; savoir, la satisfaction intérieure de son propre cœur, l'attachement solide de ses amis, et la tendresse de ses parens.

LE PARRICIDE.

Quel temps affreux! je meurs de froid, et je n'ai point d'asyle contre les vents et les frimats, point de lit où réchauffer mes membres engourdis. Je suis vieux, et mes forces sont épuisées par le travail. Fils barbare! Cette pensée me navre et me déchire! Fils barbare! c'est moi qui t'ai donné le jour; c'est moi qui t'ai nourri, c'est moi qui t'ai soigné dans les maladies de ton enfance. En te voyant souffrir, mes larmes couloient sur tes joues. Tu m'aimois alors, et tu me disois, en me caressant: Mon papa, qu'as-tu donc à pleurer? Je ne suis plus malade; ne t'afflige plus, voilà que je me porte bien. Tu te relevois sur ton lit; tes petites mains jouoient dans ma chevelure; tu me disois encore: Ne sois plus chagrin, je suis guéri; et en disant ces mots, tu retombois de foiblesse. Tu voulois parler, et tu ne pouvois pas. Enfin, ton corps s'est fortifié. Tu es devenu sain et robuste. Tu aurois dû être le soutien de ma vieillesse;

J'avois travaillé toute ma vie pour toi, et tu me chasses de ta maison dans les vents et dans la neige. Nous ne pouvons plus vivre ensemble, mon père, m'as-tu dit en fureur. Et pourquoi donc, mon fils? Que t'ai-je fait? Je t'ai exhorté à la vertu; voilà mon crime. En te voyant consumer, dans la débauche, les fruits de soixante ans de travail, ces biens dont je m'étois fait une joie de me dépouiller pour t'enrichir, je t'ai montré l'abyme où tu courois te précipiter. Dieu m'est témoin que j'étois plus inquiet sur toi que sur moi-même. N'avois-je pas gardé assez long-temps le silence, dans la crainte de t'affliger? Mais mon silence et mes gémissemens secrets, tu ne les entendois pas. Il a donc fallu parler. J'ai cru devoir alors reprendre les droits d'un père. J'ai cependant tempéré l'autorité par la douceur. Mes discours étoient aussi tendres que pressans. Je t'ai parlé de ta mère, que tes désordres ont fait mourir de chagrin. Je t'ai parlé de moi-même, qu'ils alloient aussi plonger dans le tombeau.

Je t'ai montré mes joues creusées par les larmes que tu m'as fait répandre. Je t'ai montré mes cheveux blancs, hérissés sur ma tête, d'angoisse et de douleur. Je t'ai ouvert mes bras, pour t'inviter à venir sur mon sein. Je serois tombé à tes genoux, si ton père, dans cette humiliante posture, avoit pu t'attendrir. Et toi, mon fils.... Non, je ne puis le croire encore, tu es venu contre moi d'un air menaçant; ton bras s'est roidi, et ta porte s'est refermée sur moi. Toi, mon fils? tu ne l'es plus. Pourquoi sens-je encore dans mes entrailles que je suis ton père? Que je voudrois pouvoir te maudire! Mais non; je n'ose même exhaler tout haut mes plaintes. Je crains que Dieu ne les entende, et que cette maison dont tu me chasses, ne s'écroule sur toi. Je vais me coucher sur cette pierre, devant ta porte. Demain, tu ne pourras sortir sans me voir. Je ne puis penser que ton cœur ne s'attendrisse, en voyant ce que j'aurai souffert dans cette affreuse nuit. Mais si la rigueur de la saison, si l'épui-

sement de ma vieillesse, et plus encore les déchiremens de ma douleur, ont terminé ma vie, frémis de ton crime, pleure sur moi, pleure encore plus sur toi-même; je bénirai ma mort, si elle peut servir à te changer.

Telles furent les plaintes de ce vieillard; et l'aquilon emporta ses soupirs dans toute la longue durée de la nuit. Les airs retentissoient d'affreux sifflemens; la forêt courboit ses arbres fracassés; toute la nature sembloit frémir d'horreur sur ce crime. Le lendemain au matin, on trouva le vieillard mort sur la pierre. Il avoit les mains jointes, et le visage tourné vers le ciel. Le nom de son fils étoit le dernier mot qu'il avoit prononcé. Il avoit prié jusqu'au dernier moment pour le Parricide.

CASTOR ET POLLUX.

M. DE SAINVAL élevoit deux jeunes chiens, qu'il avoit appelés Castor et Pollux, dans l'espérance qu'ils s'aimeroient l'un l'autre, comme les deux héros célèbres dont ils portoient les noms. Mais quoiqu'ils fussent nés de la même mère, qu'ils eussent toujours été nourris ensemble, et traités avec une égalité parfaite, ils ne tardèrent pas à manifester un caractère bien opposé.

Castor étoit doux, affable, docile; Pollux, mutin, hargneux et querelleur.

Castor bondissoit de joie lorsqu'on lui faisoit des caresses; mais il ne trouvoit pas mauvais qu'on caressât aussi son frère. Pollux, même quand M. de Sainval le tenoit sur ses genoux, trouvoit encore à grogner qu'il adressât un sourire à Castor, ou qu'il lui fît le signe le plus léger d'amitié.

Lorsque les amis de M. de Sainval se faisoient suivre de leur chien, en lui

rendant visite, Castor alloit les joindre, et cherchoit à s'amuser avec eux. Comme il étoit d'un naturel souple et liant, et qu'il avoit les manières très-prévenantes, ses camarades se trouvoient tout de suite à leur aise avec lui. On les voyoit jouer et caracoler ensemble, comme s'ils avoient été amis de collège. Le généreux Castor sembloit chercher à faire briller leur grace et leur légèreté, pour leur procurer quelques amitiés de son maître, et les rendre agréables à ses yeux.

Que faisoit Pollux pendant tout ce temps? Il se tenoit dans un coin, d'où il ne cessoit d'aboyer contre les étrangers. Quelqu'un d'eux, par malheur, l'approchoit-il de trop près; il lui montroit les dents, et souvent lui mordoit la queue ou les oreilles. S'il voyoit M. de Sainval en caresser un pour sa gentillesse, il poussoit des cris effroyables, comme si la maison eût été au pillage.

M. de Sainval avoit remarqué dans Pollux ce caractère odieux, et il commençoit déjà à ne plus l'aimer. Castor,

en revanche, gagnoit tous les jours quelque chose dans son affection.

Un jour qu'il étoit à table, il résolut de les éprouver d'une manière encore plus décidée qu'il n'avoit fait jusqu'alors.

Les deux frères étoient auprès de lui. Pollux étoit le plus avancé, parce que l'honnête Castor, pour éviter les querelles, se faisoit un plaisir de lui céder le pas. M. de Sainval donna à Pollux un morceau de viande succulent, qu'il se mit tout de suite à manger. Castor n'en parut point mécontent, et il attendoit, sans murmure, que son tour arrivât. Son maître ne lui jeta qu'un os décharné : il le reçut d'un air satisfait; mais à peine Pollux eut-il apperçu que son frère avoit eu aussi sa part, quoique bien inférieure à la sienne, qu'il rejeta avec indignation le morceau qu'il tenoit à la gueule, et se jeta sur lui pour lui arracher le sien. Castor ne lui opposa point de résistance; et imaginant que son os flattoit peut-être davantage le

goût capricieux de son frère, il se fit une joie de le lui céder.

N'allez pas croire, mes amis, que cette condescendance de la part de Castor fût un effet de sa foiblesse ou de sa pusillanimité. Il avoit fait ses preuves de force et de courage dans une occasion où son frère s'étoit mis sur les bras, par ses grogneries, un dogue du quartier. Pollux, après avoir provoqué le combat, avoit pris lâchement la fuite. Castor, quoique resté seul, le soutint en héros, et il eut la gloire de faire mordre la poussière à son ennemi.

M. de Sainval savoit cette anecdote : ainsi le caractère de Castor étoit déjà bien établi dans son esprit; il l'appela, lui fit prendre le morceau choisi qu'il avoit jeté à Pollux, et que celui-ci avoit négligé, et il dit : Castor, mon brave chien, il est juste que tu aies la portion de ton frère, puisqu'il t'a enlevé la tienne.

Pollux le regardoit en grondant. M. de Sainval ajouta : Puisque tu as été com-

plaisant et généreux envers celui qui ne te montroit qu'une jalouse envie, tu seras désormais mon chien d'appartement, et ton frère ne sera que chien de basse-cour. Allons, qu'on mette Pollux à la chaîne, et qu'on lui construise un chenil.

Pollux fut enchaîné dans la basse-cour, et Castor eut ses allées franches dans tous les appartemens.

Pollux eut peut-être joui insolemment de sa faveur, s'il avoit obtenu l'avantage dans le jugement de M. de Sainval; mais le bon cœur de Castor saignoit de la disgrace de son frère; et il chercha tous les moyens de lui en adoucir les amertumes. Lorsqu'on lui donnoit un morceau friand, il le prenoit proprement dans sa gueule, et le portoit à Pollux; il frétilloit de la queue pour l'inviter à s'en régaler. La nuit, il alloit le trouver dans son chenil pour le distraire de ses peines, et réchauffer ses membres engourdis par le froid.

Mais l'envieux Pollux, loin d'être sensible à des attentions si tendres et si dé-

licates, ne le recevoit qu'avec des hurlemens et des morsures. Bientôt la rage alluma son sang, ulcéra son cœur, et dessécha ses entrailles. Il mourut en désespéré.

O vous, enfans! s'il en étoit quelqu'un du caractère affreux de Pollux, voyez le sort qui vous menace; une vie pleine d'humiliations et de chagrins, suivie d'une mort cruelle.

LE PARVENU.

DANS une belle soirée du mois de septembre, M de Ruffay sortit de sa maison avec Eugène, son fils, et ils tournèrent leurs pas vers les riantes campagnes qui environnent les murailles de la ville. L'air étoit doux, le ciel pur; le bruit des eaux et le frémissement des arbres, portoient à une tendre rêverie. Quelle charmante soirée, s'écria Eugène dans l'enchantement où le plongeoient les beautes ravissantes de la nature! Il pressa la main de son père, et lui dit: Si vous saviez, mon papa, quels sentimens agitent mon cœur! Il se tut un moment, éleva ses regards vers le ciel; et les yeux humides de larmes, il s'écria: Je te remercie, mon Dieu, de la douce soirée que tu nous donnes. Ah! si tout le monde pouvoit en jouir comme moi! si tous les hommes étoient aussi joyeux que je le suis en ce moment! Je voudrois être roi d'un grand royaume pour faire le bonheur de tous mes sujets.

M.

M. de Ruffay embrassa son fils. Mon cher Eugène, lui dit-il, les souhaits bienfaisans que tu viens d'exprimer, sont d'une ame aussi noble que sensible. Mais ton ame ne changeroit-elle pas si tu changeois de fortune? Conserverois-tu, dans ton élévation, les dispositions qui t'animent dans l'état de médiocrité où le ciel t'a fait naître?

EUGÈNE.

Pourquoi me faites-vous cette question, mon papa? Est-ce qu'on ne peut devenir riche, sans devenir dur et méchant?

M. DE RUFFAY.

Cela n'arrive pas toujours, mon ami. Il est des parvenus qui gardent la mémoire de leur misère passée, et dans qui ce souvenir excite un sentiment de bienfaisance pour les infortunés. Mais, à la honte du cœur humain, le changement de fortune altère souvent les affections les plus tendres et les plus compatissantes. Tant que nous sommes malheureux, nous croyons que le ciel impose à tous

les hommes le devoir de soulager nos peines : si la main de la providence écarte de nous le malheur, nous croyons toutes ses vues dans l'univers remplies, et nous ne songeons plus aux misérables qui restent au fond de l'abyme dont elle nous a fait sortir. Nous en avons un exemple dans cet homme qui vient quelquefois me demander des secours, et auquel je ne les donne qu'avec une répugnance dont je me fais un reproche, mais que je ne suis pas le maître de surmonter.

EUGÈNE.

Effectivement, mon papa, je me suis apperçu que vous lui mettiez sèchement votre aumône dans la main, sans lui adresser jamais ces paroles de consolation que vous adressez à tous les autres pauvres.

M. DE RUFFAY.

Tu vas voir, mon fils, s'il les mérite.

M. Lafargue étoit un marchand mercier de la place Maubert. Quoiqu'il eût beaucoup de peine à vivre des profits de son petit commerce, jamais un in-

digent ne s'étoit présenté inutilement à sa porte. C'étoit là tous les plaisirs qu'il se permettoit d'acheter; et il se trouvoit heureux d'en jouir, quoi qu'il ne pût s'y livrer de toute l'étendue des vœux de son cœur.

Ses affaires l'appelèrent un jour à la bourse. Il vit, dans un coin, plusieurs gros négocians rassemblés, qui parloient d'entreprise brillante, et du profit immense qu'ils en attendoient. Ah ! dit-il en lui-même, en poussant un soupir, que ces gens sont heureux! Si j'étois aussi riche, Dieu sait que je ne le serois pas pour moi seul, et que les pauvres partageroient mes jouissances. Il rentre chez lui plein de pensées ambitieuses; mais comment son petit commerce pourroit-il remplir ses vastes desirs? A peine suffisoit-il, malgré sa rigoureuse économie, pour le faire subsister frugalement pendant le long cours de l'année. Je serai toute ma vie au même point, s'écria-t-il ! Il n'y a aucun moyen qui puisse me tirer de la médiocrité où je languis.

Un colporteur de loteries se présente en ce moment à sa porte, et lui propose de s'intéresser dans une société de billets. Il saisit avidement cette proposition, comme une inspiration de la fortune; et sans réfléchir combien sa cupidité pouvoit le mettre à la gêne, il place à la loterie un louis, le seul qu'il eût alors dans son comptoir.

Avec quelle impatience il attendit les six jours qui devoient encore s'écouler jusques au tirage! Tantôt il se repentoit d'avoir hasardé si follement une mise, dont la perte auroit été fort considérable pour lui : tantôt il se représentoit les richesses entrant comme un torrent dans sa maison. Enfin le jour arriva.

EUGÈNE.

Eh bien! mon papa, gagna-t-il?

M. DE RUFFAY.

Dix mille francs.

EUGÈNE.

Ah! comme il dut sauter de joie!

M. DE RUFFAY.

Il courut aussi-tôt chercher cette

somme, la porta chez lui, passa plusieurs jours à la considérer ; et quand il s'en fut bien rassasié : Je peux, dit-il, en tirer un parti plus avantageux qu'une vaine contemplation. Il acheta diverses marchandises, étendit son commerce ; et par son intelligence et son activité, il eut bientôt doublé son capital.

En moins de dix ans, il étoit devenu un des plus riches particuliers de la ville.

Il faut dire à sa louange, qu'il avoit été jusqu'alors fidèle au vœu qu'il avoit fait d'associer les pauvres à son aisance. Il se souvenoit, sans rougir, de son premier état, à la vue d'un homme malheureux, et ce souvenir n'étoit jamais sans fruit pour celui qui le rappeloit à sa mémoire. Porté peu à peu dans des sociétés brillantes, il y prit le goût du luxe et des dissipations. Il acheta, aux portes de la ville, une maison superbe, avec de vastes jardins ; et sa vie devint un cercle d'amusemens et de plaisirs. Les fantaisies les plus dispendieuses ne lui coûtoient rien à satisfaire. Il ne tarda

guère à s'apperçevoir qu'elles avoient fait une brèche considérable à sa fortune. Le commerce qu'il avoit abandonné, pour se livrer tout entier à ses jouissances, ne lui fournissoit plus les moyens de la réparer. D'un autre côté, l'habitude de la mollesse, et un vil sentiment de vanité, ne lui permettoient pas de rabattre de ses dépenses. J'en aurai toujours assez pour moi, se dit-il secrètement, que les autres songent à se pourvoir à eux-mêmes. Son cœur, endurci par cette résolution, fut dès-lors fermé à tous les malheureux. Il entendoit autour de lui les cris de la misère, comme on entend gronder la tempête, à l'abri de ses fureurs. Des amis qu'il avoit jusqu'alors soutenus, vinrent solliciter de nouveaux secours. Il les repoussa durement. N'ai-je donc amassé mes biens, leur dit-il, que pour les disperser sur vous? Faites comme moi, vous pourrez vous suffire. Sa mère, à qui il avoit retranché la moitié de sa pension, vint le prier de lui donner un asyle dans un coin de son hôtel, pour

y finir ses vieux jours. Il eut la barbarie de la refuser; et il la vit, d'un œil sec, mourir dans le désespoir. Ce crime ne demeura pas long-temps impuni. La débauche dans laquelle il étoit plongé, épuisa bientôt toutes ses richesses, et lui ôta les forces nécessaires pour gagner sa subsistance par son travail. Il fut réduit à l'état de mendicité où tu le vois. Il cherche aujourd'hui son pain de porte en porte; et il est l'objet du mépris et de l'indignation de tous les gens de bien.

EUGÈNE.

Ah! mon papa, puisque la fortune peut rendre si méchant, je veux rester comme je suis.

M. DE RUFFAY.

Mon cher Eugène, je fais le même vœu pour ton bonheur; mais si le ciel te destine à un état plus élevé, qu'il te laisse toujours la noblesse et la générosité de ton ame. Pense souvent à l'histoire que je viens de te raconter. Apprends, par cet exemple, qu'on ne peut goûter un véritable bonheur, sans être sensible

à l'infortune; que le devoir de l'homme puissant est d'adoucir les peines du foible, et qu'il peut être plus heureux par la joie intérieure qu'il trouve à le remplir, que par l'éclat de son faste et de ses jouissances.

Le soleil alloit descendre sous l'horizon, et ses derniers feux faisoient briller d'un vif éclat, les nuages qui paroîssoient former des rideaux de pourpre autour de sa couche. Toute la nature respiroit le calme et la fraîcheur. Les oiseaux, en répétant leurs dernières chansons, ranimoient leurs voix mélodieuses. Le feuillage des arbres sembloit, par un doux murmure, se mêler à leurs concerts. Tout inspiroit un sentiment de joie et de plaisir; mais Eugène et son père, au lieu de ce ravissement qu'ils avoient d'abord éprouvé, ne rentrèrent chez eux, qu'avec un sentiment profond de mélancolie.

LA POULE.

Que Cyprien étoit heureux d'avoir un père d'un cœur si tendre et d'un esprit si équitable ! Lorsqu'il avoit été pendant quelques jours sage et diligent, il pouvoit se promettre que M. de Tourville ne manqueroit pas de lui en témoigner sa satisfaction, par une récompense flatteuse. Il avoit du goût pour la culture des fleurs et pour le jardinage. Son papa s'en étoit apperçu ; et il profita de cette remarque pour lui procurer, par ce moyen, de nouveaux plaisirs.

Ils étoient un jour à table. Cyprien, lui dit son père, ton précepteur viens de me dire que tu commençois aujourd'hui l'Histoire Romaine et la Géographie de l'Italie : si, dans huit jours, tu peux me rendre un compte exact de ce que tu auras appris, je te défie d'imaginer le prix que je réserve à ton application.

Cyprien, comme on peut le croire,

retint aisément ce discours. Il travailla toute la semaine sans se rebuter. Que dis-je? il y prit tant de plaisir, qu'en vérité c'eût été à lui d'en récompenser son papa.

Le jour de l'épreuve arriva sans l'inquiéter. Il soutint à merveille son examen. Il savoit déjà toute l'histoire des rois de Rome; et il traçoit lui-même sur la carte les accroissemens progressifs de cet empire naissant.

M. de Tourville, transporté de joie, prit et serra la main de son fils. Allons, lui dit-il en l'embrassant, puisque tu as cherché à me causer du plaisir, il est juste que je t'en procure à mon tour. Il le conduisit à ces mots dans le jardin; et lui en montrant un quarré: Je te le cède, lui dit-il. Tu peux le diviser en deux parties, cultiver dans l'une des fleurs, et dans l'autre des légumes à ton choix. Ils allèrent ensuite vers une petite loge adossée à la cabane du jardinier. Cyprien y trouva une bêche, un arrosoir, un rateau, et tous les autres ins-

trumens du jardinage, fabriqués exprès pour sa taille, et proportionnés à ses forces. Les murs étoient tapissés de paniers et de corbeilles. On voyoit sur des planches, des boîtes remplies de griffes et d'oignons de fleurs, et des sachets pleins de graines d'herbages; le tout bien étiqueté d'une belle écriture, avec une carte pendante qui marquoit le temps des semailles et des récoltes.

Il faudroit être encore à l'âge heureux de Cyprien, pour se représenter l'excès de sa joie. Son petit coin de terre étoit pour lui un grand royaume; et toutes les heures de relâche qu'il perdoit auparavant à polissonner, il les employoit utilement à cultiver son jardin.

Un jour qu'il en sortoit, il oubblia imprudemment de tirer la porte après lui. Une Poule s'apperçut de son étourderie, et eut la fantaisie d'aller à la chasse sur ses terres. Les planches de fleurs étoient couvertes d'un terreau bien gras, et par conséquent abondant en vermisseaux. La Poule, friande de cette nourriture,

se mit à gratter de ses pieds, et à creuser de son bec pour en déterrer. Elle établit de préférence ses fouilles dans un endroit où Cyprien venoit de transplanter des œillets.

Quelle fut la colère du petit garçon, lorsqu'à son retour, il vit cette jardinière nouvelle labourer de la sorte ses plate-bandes ! Ah ! maudite bête, lui cria-t-il, tu vas me le payer ! Il courut aussi-tôt fermer la porte, de peur que la victime n'échappât à sa vengeance ; et ramassant du sable, des cailloux, des mottes de terre, tout ce qu'il pouvoit saisir, il les lui jetoit, en la poursuivant.

La pauvre Poule, tantôt couroit de toute sa vîtesse, tantôt prenant l'essor, cherchoit à s'élever au-dessus des murs : son vol n'alloit pas à cette hauteur. Elle retomba malheureusement une fois sur les planches de Cyprien, et s'embarrassa des pieds et des ailes dans les touffes de ses plus belles jacinthes.

Cyprien qui la vit ainsi enchevêtrée, crut tenir sa proie. Deux planches de tulipes

tulipes et de giroflées le séparoient encore d'elle : emporté par sa rage, il les foule lui-même impitoyablement sous ses pieds, pour franchir plutôt l'intervalle. Mais la Poule, redoublant d'efforts à l'approche de son ennemi, vient à bout de se dégager, et s'élève de plus belle, emportant à sa patte une jacinthe rose-tendre à dix cloches. Cyprien avoit saisi son rateau; il le lance de toute la roideur de son bras. Le rateau tournoyant, au lieu d'atteindre son but fugitif, n'atteignit qu'une glace du pavillon du jardin, qu'il mit en pièces, et se fracassa lui-même deux dents, en retombant sur le pavé.

Le petit furibond, plus acharné par tous ces malheurs, avoit couru prendre sa bêche : et le nouveau combat auroit eu des suites funestes pour son adversaire, qui, de fatigue et d'étourdissement, s'étoit allé rencogner contre une tonnelle, si M. de Tourville, que le bruit avoit, dès le commencement, attiré à sa fenêtre, ne fût venu à son secours.

A peine Cyprien l'eut-il apperçu qu'il s'arrêta tout confus, et lui dit : Voyez, voyez, mon papa, le ravage que cette maudite Poule a fait dans mon jardin.

Si tu en avois fermé la porte, lui dit froidement son père, ce dommage ne seroit pas arrivé. J'ai vu ta conduite. N'as-tu pas eu de honte de rassembler toutes tes forces contre une Poule? Elle est privée des lumières de la raison; et si elle a fourragé tes œillets, ce n'étoit pas pour te nuire, mais pour chercher sa pâture. Te serois-tu mis en fureur contre elle, si elle n'avoit gratté que dans les orties? et d'où peut-elle avoir appris à faire une différence entre les orties et les œillets? C'est à toi seul qu'il faut t'en prendre des trois quarts du dégât. Il falloit la chasser avec précaution, pour ne rien endommager de plus. Ma glace et ton rateau ne seroient pas en pièces : toute la perte se seroit bornée à quelques fleurs. Il n'y a donc que toi de punissable. Si je coupois une branche de ce noisetier, et que je te fisse éprouver



Il falloit la chasser avec précaution ... ma glace et ton rateau ne seroient pas en pièce ....

C. Monnet inv. del.   Dupréel sculp.

le même traitement que tu voulois faire subir à la Poule, ne serois-je pas plus juste que toi? Je n'en ferai rien, pour te convaincre qu'il ne dépend que de nous de retenir notre colère. Mais pour la glace que tu m'as cassée, tu voudras bien me la payer de l'argent de tes semaines. Je ne dois pas souffrir de la folie de tes emportemens.

Cyprien se retira confondu; et de toute la journée il n'osa lever les yeux sur son père.

Le lendemain, M. de Tourville lui demanda s'il ne seroit pas bien aise de l'accompagner à la promenade. Cyprien le suivit, mais d'un air de tristesse qu'il s'efforçoit vainement de cacher. Son père s'en apperçut, et lui dit : Qu'as-tu donc, mon fils? tu me parois affligé?

CYPRIEN.

Eh! mon papa, n'ai-je pas sujet de l'être? Il y a un mois que j'économise sur mes plaisirs, pour faire un petit présent à ma sœur. J'ai ramassé douze francs que je destinois à lui acheter un joli

chapeau ; et il faut que je vous en donne peut-être la moitié pour la glace que j'ai cassée.

M. DE TOURVILLE.

Je crois que tu aurois eu bien du plaisir à donner à ta sœur cette marque d'amitié ; mais il faut que ma glace soit payée la première. Cette leçon t'apprendra, pour toute ta vie, à ne pas t'abandonner à tes fureurs, crainte d'empirer le premier mal.

CYPRIEN.

Ah ! je ne laisserai jamais la porte du jardin ouverte, et je ne m'en prendrai plus aux Poules de mes étourderies.

M. DE TOURVILLE.

Mais crois-tu que, dans ce vaste univers, il n'y ait que les Poules qui puissent te fâcher?

CYPRIEN.

Eh ! mon Dieu, non. Tenez, la semaine dernière, j'avois laissé ma mappemonde sur la table. Ma petite sœur vint dans mon cabinet, prit une plume et de l'encre, et barbouilla si bien toute

la face du globe, qu'il n'est plus possible de distinguer l'Europe de l'Amérique.

M. DE TOURVILLE.

Tu as donc à te préserver du tort que peuvent te faire aussi tes semblables ?

CYPRIEN.

Hélas ! oui, mon papa.

M. DE TOURVILLE.

Sans vouloir te dégoûter de la vie, je t'annonce que tu auras à y supporter bien d'autres dommages que ceux qu'une Poule et ta petite sœur ont pu te causer. Les hommes cherchent leurs plaisirs et leurs intérêts, comme les Poules cherchent les vermisseaux ; et ils les chercheront aux dépens de tes biens, comme les Poules aux dépens de tes fleurs.

CYPRIEN.

Je le vois bien par l'exemple de Juliette, puisque le petit plaisir qu'elle a pris à faire ses griffonnages, m'a coûté ma plus belle carte de géographie.

M. DE TOURVILLE.

Ne pouvois-tu pas prévenir cette perte,

en serrant la mappemonde dans ton porte-feuille ?

CYPRIEN.

Vraiment oui.

M. DE TOURVILLE.

Songe donc à te comporter toujours si prudemment, que personne ne puisse te faire de tort réel; mais si, malgré tes précautions, tu as le malheur d'en éprouver, sache le supporter de manière à ne pas te le rendre encore plus préjudiciable.

CYPRIEN.

Et par quel moyen, mon papa?

M. DE TOURVILLE.

Par de l'indifférence, s'il est léger; par du courage, s'il est grave. J'ose te proposer pour exemple ma conduite envers M. Duclion.

CYPRIEN.

Ah! ne me parlez pas de cet homme. Depuis deux ans, il ne vous regarde plus; et il n'y a sorte d'horreurs qu'il ne dise de vous dans le monde.

M. DE TOURVILLE.

Sais-tu ce qui le porte à ces indignités ?

CYPRIEN.

Je n'ai jamais osé vous interroger là-dessus.

M. DE TOURVILLE.

C'est la préférence que j'ai obtenue pour un emploi que mon père avoit exercé pendant trente-cinq ans avec honneur, et dans lequel j'avois été formé de bonne heure par ses instructions. Il n'avoit d'autres titres, pour me le disputer, que son ignorance et son effronterie. Mes droits l'ont emporté sur toute sa faveur. Voilà ce qui m'a valu sa haine et ses calomnies.

CYPRIEN.

Ah, mon papa ! si j'étois aussi grand que lui, je lui férois bien rengaîner ses propos.

M. DE TOURVILLE.

Je suis de sa taille, et je le laisse dire. La conduite que tu aurois dû tenir avec la Poule, je la garde précisément

envers lui. Les œillets dont elle a dépouillé la racine en cherchant de quoi se nourrir, c'est l'estime publique dont je jouis qu'il travaille à déraciner, pour trouver à assouvir le ver qui le ronge. En cherchant à le punir, je foulerois sous mes pieds le respect et la considération que je me dois à moi-même, comme tu as foulé sous les tiens tes giroflées et tes tulipes. La glace que tu m'as cassée, ton rateau que tu as édenté, ce sont mes biens, mon repos et ma santé que je perdrois dans une vaine et maladroite vengeance. Instruit par l'accident que tu as souffert, tu fermeras désormais ton jardin à la Poule : instruit par la méchanceté de mon ennemi, je mets, par ma bonne conduite, une barrière insurmontable entre nous deux. Inaccessible à ses atteintes, je goûte les fruits de ma modération, tandis qu'il se consume dans les efforts de sa malice, jusqu'à ce que les remords viennent le déchirer. En m'affectant de ses outrages, je me serois fait la victime qu'il n'aspi-

roit qu'à immoler, et mes dignes amis m'auroient reproché ma foiblesse : mon indifférence pour ses injures le livre à ses propres mépris, et soutiennent la haute opinion de mon caractère dans l'esprit de tous les gens de bien.

CYPRIEN.

Ah! mon papa, que de chagrins dans la vie je puis m'épargner, en me souvenant de ce que vous venez de m'apprendre!

Comme ils disoient ces mots, ils arrivèrent, sans y songer, à la porte de leur maison. Leur entretien roula sur le même sujet toute la soirée. Ils se séparèrent fort contens l'un de l'autre. Cyprien s'endormit le cœur plein d'une tendre reconnoissance pour les sages instructions qu'il avoit reçues, et M. de Tourville avec la satisfaction la plus sensible à un bon père, celle de n'avoir pas vécu inutilement cette journée pour le bonheur de son fils.

LE GRAND JARDIN.

M. SAGE n'avoit reçu des ses pères qu'une fortune bornée, mais à laquelle il avoit su toujours conformer ses goûts et ses desirs; et quoiqu'il fût obligé de se priver de bien des choses dont il voyoit les autres jouir en abondance, jamais un sentiment jaloux n'avoit troublé l'égalité de son humeur et la paix de son ame.

Le seul regret qu'il eût éprouvé dans le cours de sa vie, étoit celui d'une épouse vertueuse, que la mort avoit frappée dans ses bras. Un fils, tout jeune encore, restoit seul pour le consoler; et le bonheur de cet enfant devint l'objet de tous ses soins.

Philippe tenoit de la nature une imagination très-sensible, par laquelle son père avoit trouvé le secret de former, de bonne heure, sa raison. C'étoit en lui montrant tous les objets sous leur vrai point de vue, qu'il lui en avoit donné les premières idées. Par une suite d'images fortes, présentées avec ordre, et dans

un moment choisi pour leur effet, il avoit déjà fait prendre à ses réflexions un caractère de justesse et de profondeur.

Satisfait de son sort, ce père tendre voulut sur-tout inspirer à son fils les principes auxquels il devoit le calme de sa vie, et la sérénité de son cœur. Oui, se disoit-il à lui-même, si je puis l'accoutumer à être content de ce qu'il possède, et à ne pas attacher un grand prix à ce qu'il ne peut obtenir, j'aurai travaillé plus utilement pour sa félicité, que si je lui laissois un immense trésor.

Occupé sans cesse de cette importante leçon, il mena un jour son fils, pour la première fois, dans un magnifique jardin, ouvert au public. Philippe, dès l'entrée, fut saisi d'un sentiment de surprise et d'admiration. L'éclat et le parfum des fleurs, la profusion des statues, la largeur imposante des allées, l'affluence d'hommes et de femmes qui se promenoient, superbement vêtus, sous des voûtes de verdure; les mouvemens confus de cette foule empressée; le mur-

mure de leurs discours ; le bruit des jets-d'eau et des cascades ; tout plongeoit ses esprits dans une rêverie profonde. Il promenoit ses yeux d'un air égaré, et frappoit dans ses mains. Son père, le voyant bien pénétré de toutes ces impressions, l'emmena dans un bosquet plus solitaire, pour rendre un peu de repos à ses sens trop vivement émus. Il lui proposa ensuite de prendre quelques rafraîchissemens. Philippe y consentit avec joie ; et lorsqu'il eut satisfait son appétit : Mon papa, dit-il, comme on est bien ici ! Ah ! si nous avions un aussi beau jardin ! Avez-vous fait attention au nombre de voitures qu'il y avoit à la porte ! Et tous ces gens qui se promènent là-bas, comme ils sont richement habillés ! Je voudrois bien savoir pourquoi nous sommes obligés de vivre avec tant d'épargne, lorsque les autres ne se refusent rien ? Je commence à voir que nous sommes pauvres. Mais pourquoi les autres sont-ils riches ? Ils ne sont certainement

nement pas plus honnêtes gens que nous deux.

Tu parles comme un enfant, lui répondit son père; je suis très-riche, moi.

PHILIPPE.

Où sont donc vos richesses ?

M. SAGE.

J'ai un jardin beaucoup plus grand que celui-ci.

PHILIPPE.

Vous, mon papa ? Oh ! je voudrois bien le voir.

M. SAGE.

Suis-moi, je vais te le montrer.

Il prit son fils par la main, et le conduisit dans la campagne. Ils montèrent sur une colline, du haut de laquelle s'étendoit une perspective admirable. A droite, on découvroit une vaste forêt, dont les extrémités se perdoient dans l'horizon. A gauche, on voyoit s'entrecouper, dans un agréable mélange, de rians jardins, de vertes prairies, et des champs couverts de moissons dorées. Au

pied de la colline serpentoit un vallon, arrosé, dans toute sa longueur, par mille petits ruisseaux. Tout ce paysage étoit animé. Dans son immense étendue, on distinguoit des pêcheurs qui jetoient leurs filets; des chasseurs qui poursuivoient des cerfs fugitifs, avec leurs meutes aboyantes; des jardiniers qui remplissoient leurs corbeilles d'herbages et de fruits; des bergers qui conduisoient leurs troupeaux au son des musettes; des moissonneurs qui chargeoient des charriots de leurs dernières gerbes, et les précédoient en dansant autour de leurs bœufs. Ce tableau délicieux captiva longtemps, dans une extase muette, les regards de M. Sage et de son fils. Celui-ci, rompant enfin le silence, dit à son père:

Mon papa, arriverons-nous bientôt à notre jardin?

M. SAGE.

Nous y sommes, mon ami.

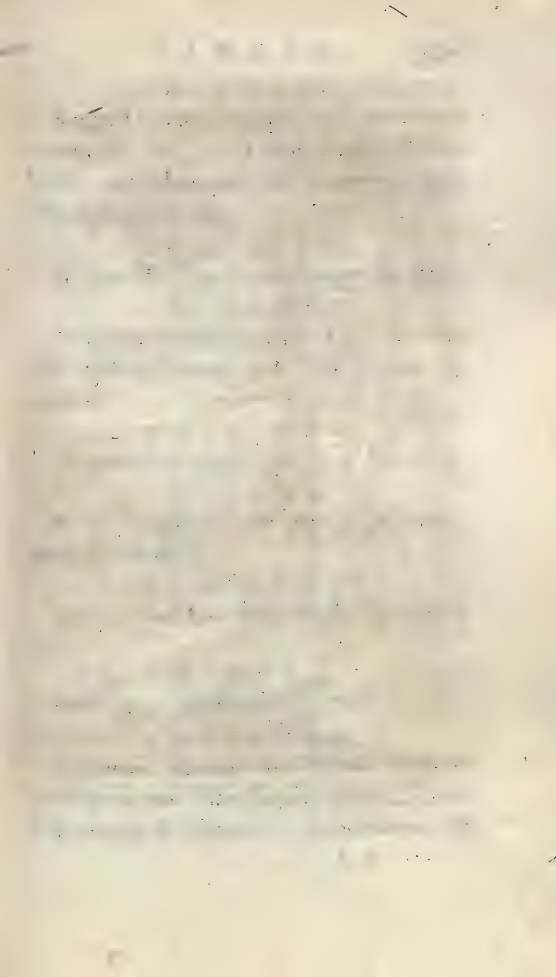
PHILIPPE.

Mais ceci n'est pas un jardin, mon papa; c'est une colline.



Regarde aussi loin que tu pourras voir autour de toi, voila mon jardin . . . .

C. Monnet inv. del. Delignon sculp.





M. SAGE.

Regarde aussi loin que tu pourras voir autour de toi, voilà mon jardin. Cette forêt, ces champs, ces prairies, tout cela m'appartient.

PHILIPPE.

A vous? C'est vous moquer de moi.

M. SAGE.

Je ne me moque point. Je vais te faire voir tout-à-l'heure que j'en dispose en maître.

PHILIPPE.

Je serois charmé d'en être bien sûr.

M. SAGE.

Si tu avois tout ce pays, dis-moi, qu'en ferois-tu?

PHILIPPE.

Ce que l'on fait d'un bien qui est à soi.

M. SAGE.

Mais quoi, encore?

PHILIPPE.

Je ferois abattre des arbres dans la forêt pour me chauffer cet hiver, j'irois à la chasse du chevreuil, je pêcherois du

poisson, j'éleverois des troupeaux de bœufs et de brebis, et je recueillerois les riches moissons qui couvrent ces campagnes.

M. SAGE.

Voilà un plan qui me paroît bien entendu, et je me félicite de ce que nous nous rencontrons dans nos idées. Tout ce que tu voudrois faire, je le fais déjà, moi.

PHILIPPE.

Comment cela donc ?

M. SAGE.

D'abord j'envoie couper dans cette forêt tout le bois dont j'ai besoin.

PHILIPPE.

Je ne vous ai jamais vu donner vos ordres.

M. SAGE.

C'est qu'on a l'avisement de les prévenir. Tu sais qu'il y a du feu toute l'année dans notre cuisine, et tout l'hiver dans nos appartemens. Eh bien! c'est du bois que j'en tire.

PHILIPPE.

Cela peut être ; mais il faut le payer ?

M. SAGE.

Si j'étois celui que tu crois le véritable propriétaire de cette forêt, ne serois-je pas obligé de le payer tout de même ?

PHILIPPE.

Non, sans doute. On vous l'apporteroit, sans que vous eussiez rien à débourser.

M. SAGE.

Tu crois cela ? Je pense, au contraire, qu'il me reviendroit peut-être plus cher. Car alors, n'aurois-je pas à payer des gardes pour veiller à ma forêt, des maçons pour l'enclore de murs, des bûcherons pour y exploiter les arbres ?

PHILIPPE.

Passe pour cela ; mais vous ne pouvez pas y aller chasser ?

M. SAGE.

Et pourquoi veux-tu que j'y chasse ?

PHILIPPE.

Pour avoir votre provision de gibier.

M. SAGE.

Est-ce que nous pourrions manger un cerf ou un chevreuil à nous deux ?

PHILIPPE.

Il faudroit être de bon appétit.

M. SAGE.

Ne pouvant aller moi-même à la chasse, j'y envoie des chasseurs pour moi. Je leur donne rendez-vous à la halle, où ils m'apportent tout ce qui m'est nécessaire.

PHILIPPE.

Pour votre argent ?

M. SAGE.

D'accord; mais c'est encore pour moi une bonne affaire, car je n'ai point de gages à leur payer; je n'ai besoin de leur fournir ni poudre, ni plomb, ni fusil. Tous ces furets, ces braques, ces chiens courans, Dieu merci, ce n'est pas mon pain qu'ils dévorent.

PHILIPPE.

Sont-elles aussi à vous, ces vaches et ces brebis qui paissent là-bas dans la prairie ?

M. SAGE.

Vraiment oui : ne manges-tu pas tous les jours du beurre et du fromage ? C'est elles qui me le fournissent.

PHILIPPE.

Mais, mon papa, si tous ces troupeaux, si toutes ces petites rivières sont à vous, pourquoi n'avons-nous pas à notre table de grands plats de viande et de poissons, comme les gens riches ?

M. SAGE.

Est-ce qu'ils mangent tout ce qu'on leur sert ?

PHILIPPE.

Non ; mais ils peuvent choisir sur la table.

M. SAGE.

Et moi, je fais mon choix avant de m'y mettre. Tout le nécessaire m'appartient. Le superflu, il est vrai, n'est pas à moi. Mais qu'en ferois-je, s'il m'appartenoit ? Il me faudroit aussi un estomac superflu.

PHILIPPE.

Les gens riches font bonne chère ; et vous n'en faites pas.

M. SAGE.

Je la fais bien meilleure. J'ai une sausse qui leur manque presque toujours dans leurs grands festins ; c'est le bon appétit.

PHILIPPE.

Et de l'argent pour satisfaire mille petites fantaisies, en avez-vous autant qu'eux ?

M. SAGE.

Bien davantage, car je n'ai pas de fantaisies.

PHILIPPE.

Il y a pourtant du plaisir à les contenter.

M. SAGE.

Cent fois plus encore à être content, et je le suis.

PHILIPPE.

Mais enfin, le bon Dieu les aime plus que vous, puisqu'il leur a donné de grands trésors d'or et d'argent.

M. SAGE.

Philippe, te souviens-tu de cette bouteille de vin muscat que nous bûmes l'autre jour, que nous avions prié ton oncle à dîner ?

PHILIPPE.

Oui, mon papa ; vous eûtes la bonté de m'en donner un petit verre presque tout plein.

M. SAGE.

Tu viens m'en demander une seconde fois. J'aurois bien pu t'en donner, puisqu'il en restoit encore. Pourquoi ne t'en donnai-je pas ?

PHILIPPE.

C'est que vous aviez peur que cela ne me fît mal.

M. SAGE.

Je me souviens de te l'avoir dit. Penses-tu que j'eusse raison ?

PHILIPPE.

Oui, mon papa ; je sais que vous m'aimez, et que vous ne cherchez que mon bonheur. Ainsi, vous ne m'auriez pas refusé un peu de vin muscat, si vous

aviez pensé que cela pût me faire du plaisir sans m'incommoder.

M. SAGE.

Et crois-tu que le bon Dieu ait moins de tendresse pour toi que moi-même ?

PHILIPPE.

Non, mon papa, je ne puis le croire ; vous m'avez raconté tant de merveilles de sa bonté !

M. SAGE.

D'un autre côté, crois-tu qu'il lui fût difficile de te donner de grandes richesses?

PHILIPPE.

Oh ! non ; pas plus qu'à moi de faire présent à quelqu'un d'une poignée de sable.

M. SAGE.

Eh bien ! si pouvant t'en donner, il ne t'en donne pas, et que cependant il t'aime, que dois-tu penser de son refus ?

PHILIPPE.

Que les richesses que je lui demande pourroient m'être dangereuses.

M. SAGE.

Cela te paroît-il assez clair ?

PHILIPPE.

Oui, mon papa; je n'y vois rien à dire : cependant....

M. SAGE.

Pourquoi secoues-tu la tête? Tu as certainement encore quelque poids sur le cœur; dis-le-moi.

PHILIPPE.

Je pense que, malgré vos raisons, il n'est pas à vous, tout ce pays-là.

M. SAGE.

Et pourquoi le penses-tu?

PHILIPPE.

Parce que vous ne pouvez pas en jouir comme vous le voulez.

M. SAGE.

Connois-tu monsieur Richard?

PHILIPPE.

Si je le connois? Oh dame, c'est lui qui a de beaux jardins!

M. SAGE.

Et peut-il en jouir comme il veut?

PHILIPPE.

Ah! le pauvre homme! il ne le peut

guère ; il n'ose pas manger seulement une grappe de chasselas.

M. SAGE.

Il en a cependant, dans son jardin, des treilles superbes.

PHILIPPE.

Oui vraiment ; mais cela l'incommode.

M. SAGE.

Tu vois donc qu'on peut posséder beaucoup de choses, et cependant n'oser en jouir comme on veut. Je n'ose jouir de mon jardin comme je le voudrois, parce que ma fortune ne me le permet pas : et M. Richard n'ose jouir à son gré du sien, parce que sa santé le lui défend. Je suis encore le plus heureux.

PHILIPPE.

Mon papa, vous aimez à monter à cheval, n'est-il pas vrai ?

M. SAGE.

Oui, cet exercice me fait beaucoup de bien, lorsque j'ai le temps de le prendre.

PHILIPPE.

PHILIPPE.

Eh bien ! si cette prairie est à vous, pourquoi n'en récoltez-vous pas le foin pour en nourrir un cheval ?

M. SAGE.

C'est ce que je fais. Cette meule de foin que tu vois là-bas, est peut-être pour celui que je monte.

PHILIPPE.

Vous n'en avez pourtant pas dans votre écurie ?

M. SAGE.

Dieu me préserve de cet embarras !

PHILIPPE.

Oui ; mais aussi vous ne le montez pas lorsque vous voulez ?

M. SAGE.

Tu te trompes ; car je suis assez sage pour ne le vouloir que lorsque j'en ai besoin ; alors je me le procure pour un écu. Dieu merci, je peux en faire la dépense.

PHILIPPE.

Croyez-vous qu'il ne vous seroit pas bien plus commode d'avoir deux beaux

chevaux gris pommelés, pour vous traîner dans un bon carrosse ?

M. SAGE.

Cela seroit assez doux. Mais quand je pense à tous les inconvéniens d'une voiture, au besoin que l'on a sans cesse du sellier, du charron et du maréchal, à la dépendance où l'on vit de la santé de ses chevaux et de l'exactitude de son cocher, aux risques infinis dont on est menacé à chaque pas, aux suites funestes de la mollesse, dont on prend le goût, en vérité je n'ai pas de regret de ne faire usage que de mes jambes. Elles m'en dureront plus long-temps. Mais voilà le soleil qui se couche; il est temps de nous retirer. Allons, mon ami. N'es-tu pas content d'avoir vu mon domaine?

PHILIPPE.

Ah! mon papa, je le serois bien davantage, si tout cela étoit réellement à vous.

M. Sage sourit à son fils; et, le prenant par la main, il descendit avec lui de la colline. Ils passoient auprès d'une

prairie, qu'ils avoient prises d'en haut pour un étang, parce qu'elle étoit couverte d'eau. Ah! mon Dieu! s'écria M. Sage; vois-tu ce pré qui ne fait plus qu'une mare. Il faut que le ruisseau voisin se soit débordé avant la fenaison. Toute la récolte de foin est perdue pour cette année.

PHILIPPE.

Celui à qui appartient cette prairie sera, je crois, bien triste, quand il verra tout son foin gâté.

M. SAGE.

Encore s'il en étoit quitte pour cela! Mais il faudra faire des réparations aux digues du ruisseau, construire peut-être une nouvelle écluse. Il sera bien heureux, s'il n'y dépense pas le produit de dix années de sa prairie.

PHILIPPE.

Quel bonheur que celui-là!

M. SAGE.

Il me semble qu'il y avoit ici près un moulin.

PHILIPPE.

Il y est aussi toujours, mon papa. Tenez, le voyez-vous ?

M. SAGE.

Tu as raison ; je le vois à présent. C'est que je ne l'entendois pas aller. O mon Dieu ! je parie que l'inondation en a emporté les rouages. Voyons. Justement. Le voilà tout délabré ; que deviendra le malheureux propriétaire ? Il faut qu'il soit bien riche pour résister à toutes ces pertes.

PHILIPPE.

Je le plains de tout mon cœur. Mais, mon papa, la journée des ouvriers est finie ; pourquoi les maçons demeurent-ils encore à l'ouvrage ?

M. SAGE.

Je n'en sais rien. Il n'y a qu'à le leur demander. Mon ami, voudriez-vous bien nous dire pourquoi vous restez si tard au travail ?

LE MAÇON.

Monsieur, nous y passerons encore toute la nuit. Hier, dans l'obscurité, des

voleurs vinrent abattre ce pan de muraille pour entrer dans le parc, et voler les meubles d'un pavillon qu'on venoit de faire construire. On ne s'en est apperçu que ce matin, et il est fort heureux qu'on ne les ait pas pris sur le fait.

M. SAGE.

Et comment donc cela?

LE MAÇON.

C'est qu'on a trouvé dans le parc des mèches qu'ils y avoient répandues, apparemment pour mettre le feu à la forêt, si on étoit venu les surprendre, afin de se sauver à la faveur du tumulte et de la confusion de l'incendie. Le propriétaire de cette terre est encore, comme vous voyez, fort heureux dans son malheur, car il auroit pu perdre toute sa forêt; au lieu qu'il ne lui en coûtera que les réparations de sa muraille, la dépense d'un garde de plus pour veiller la nuit, et la perte des meubles de son pavillon, qui, à la vérité, étoient fort précieux.

Mon fils, dit M. Sage à Philippe, après avoir fait quelques pas en silence,

que dis-tu de tous ces malheurs? Te causent-ils beaucoup de chagrin?

PHILIPPE.

Pourquoi m'en chagriner, mon papa? Je ne souffre en rien de ces pertes.

M. SAGE.

Mais si cette terre t'appartenoit de la même manière que les jardins de M. Richard lui appartiennent, et qu'en te promenant aujourd'hui, tu eusses vu tes prairies inondées, ton moulin emporté, un pan de la muraille de ton parc démoli, et ton pavillon mis au pillage, t'en retournerois-tu à la maison aussi tranquille que tu me parois l'être?

PHILIPPE.

Mon Dieu, non! je serois, au contraire, bien triste d'essuyer de si grandes disgraces en un jour.

M. SAGE.

Et si tu avois tous les jours de semblables disgraces à souffrir ou à craindre, serois-tu alors plus heureux que tu ne l'es à présent?

PHILIPPE.

Je serois mille fois plus malheureux.

M. SAGE.

Eh bien! mon ami, tel est le sort de presque tous ceux qui possèdent de grands biens. Sans parler des soucis qui les agitent, et des besoins sans nombre qui les tourmentent, l'éclat de leur fortune devient souvent lui-même l'origine de sa décadence. Il suffit d'une seule année stérile, ou d'une seule méprise dans leurs avides projets, pour en entraîner le bouleversement. Comme ils craindroient de perdre de leur considération imaginaire, s'ils imposoient quelques sacrifices à l'orgueil de leur luxe, plus leurs revers sont frappans, plus ils croient devoir étaler de faste et de somptuosité pour soutenir l'opinion de leur opulence, et rétablir un crédit imposteur. Quel est donc l'effet de cette misérable vanité? Leurs domestiques, frustrés du prix de leurs services, introduisent un brigandage effréné dans toute la maison. La culture de leurs biens étant négligée, ainsi que l'éducation de

leur famille, leurs terres tombent en friche, et ne produisent plus que des moissons avortées ; leurs enfans, abandonnés à tous les vices, commettent des actions déshonorantes, qu'ils sont forcés d'étouffer à prix d'argent. Toutes leurs vastes possessions, saisies par d'inexorables créanciers, achèvent de dépérir sous une administration de rapine. Le gouffre des procédures en engloutit les derniers débris. Et ces favoris de la fortune, si fiers de leurs trésors, de leurs honneurs, et des jouissances de leur mollesse, tombent tout à la fois dans l'indigence, l'opprobre et le désespoir.

PHILIPPE.

Ah! mon papa, quel tableau venez-vous de m'offrir !

M. SAGE.

Celui qui se présente à tout moment dans la société ; et n'imagine pas qu'il y ait rien d'exagéré dans cette peinture. Je te ferai voir chaque jour dans les papiers publics, l'histoire du renversement de quelque grande maison ; leçon frappante,

que la providence expose sans cesse aux regards des riches, pour les avertir du sort qui menace leur folie et leur orgueil! Nous irons demain devant ces superbes hôtels qui excitent ton envie, je t'y ferai lire la ruine des hôtels voisins, affichée sur toutes leurs colonnes, jusqu'à ce qu'elles soient elles-mêmes enveloppées du décret de leur propre ruine. Eh! que ne puis-je épargner à tes oreilles sensibles les cris de mille familles désolées, qui n'attestent que trop, par leur désespoir, ces effrayantes révolutions!

PHILIPPE.

Eh quoi! me faudroit-il donc regarder la médiocrité de notre fortune comme un bienfait du ciel?

M. SAGE.

Oui, mon fils; si tu es économe et laborieux, si tu sens en toi le courage de vaincre l'ambition et la cupidité, d'enchaîner tes desirs et tes espérances aux bornes de l'état que tu dois remplir. Vois s'il manque quelque chose à mon bonheur; et voudrois-tu donc être plus heu-

reux que ton père? Regarde l'univers entier comme ton domaine, puisqu'il te fournit pour prix de ton travail, une subsistance honnête, et les premières douceurs de la vie. Le ciel a placé ton habitation terrestre sur le doux penchant d'une montagne dont le sommet est escarpé, et au pied de laquelle s'étendent des marais impurs, entrecoupés de mille précipices. Élève quelquefois tes yeux vers les riches et les grands, non pour envier la hauteur de leur poste, mais pour observer les orages qui grondent autour d'eux. Abaisse aussi tes regards vers le pauvre qui rampe au-dessous de toi, non pour insulter à sa misère, mais pour lui tendre la main. Si Dieu te donne un jour des enfans, répète-leur sans cesse la leçon que tu viens de recevoir, et sur-tout donne-leur-en l'exemple que je t'ai donné moi-même.

Ils se trouvèrent à ces mots à l'entrée de leur maison. M. Sage se hâta de monter dans son appartement; et s'étant précipité à genoux, il rendit graces au ciel,

et lui offrit sa vie. Que lui restoit-il à faire sur la terre ? Ses jours avoient été pleins de justice et d'honneur ; et en inspirant la modération à son fils, il venoit de lui transmettre un riche héritage.

FIN DU TOME DIXIÈME.

TABLE

ET

MORALITÉS

DU TOME DIXIÈME.

Le travail est le père de toutes les vertus, comme l'oisiveté est la mère de tous les vices. Dès qu'un enfant atteint l'âge de raison, il faut qu'il opte entre eux : de son choix dépendra sa gloire ou son opprobre, son malheur on sa félicité.

Ajoutons au charme de ce tableau de piété et d'amour filial l'autorité sacrée de l'Evangile. Voici ce que dit saint Marc en son chapitre 12 :

» Voici le premier de tous les commande-
» mens: Ecoutez, Israël; le Seigneur votre

» Dieu est le seul Dieu ; et vous aimerez le » Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de » toute votre ame, de tout votre esprit et de » toutes vos forces. C'est là le premier com- » mandement ; et voici le second qui lui est » semblable. Vous aimerez le prochain comme » vous-même. Il n'y a aucun commandement » plus grand que ceux-ci ; toute la loi et les » prophètes sont renfermés dans ces deux com- » mandemens. »

Fénélon, l'auteur du Télémaque, celui dont les enfans ne doivent prononcer le nom qu'avec un tendre respect ; Fénélon a dit : *La nature m'a donné l'amour de moi, nécessaire pour ma conservation. Mais j'aime mieux ma famille que moi, ma patrie que ma famille, et le genre humain que ma patrie. Dieu par dessus tout.*

Qui vit content de rien, possède toutes choses.

(BOILEAU.)

Je vis content de peu de choses.
Et j'ai la paix avec mon cœur.

(Romance de REGNAULT-WARIN.)

La main de la providence a dressé sur cet univers comme une vaste table, où, depuis l'homme civilisé qui se nourrit de froment, jusqu'à l'insecte qui vit des débris d'une feuille, tout ce qui respire trouve, dans ses alimens, la substance qui répare ses forces, et de douces saveurs qui flattent la sensualité. *Miscuit utile dulci.*

Si le tableau d'une belle matinée de printemps, le pompeux appareil des palais, le charme d'une musique harmonieuse ou d'une belle riche poësie, le parfum des fleurs, la saveur des vins exquis et des mets délicieux, si toutes ces jouissances ont de quoi flatter nos sens, combien celle qui pénètre et remplit notre ame leur est préférable! Tels sont les plaisirs de la bienfaisance; tel est le spectacle des heureux qu'on a faits.

Ce n'est quelquefois qu'un travers de caractère, qui produit les mêmes effets qu'un vice de cœur. Il fait oublier les plus belles

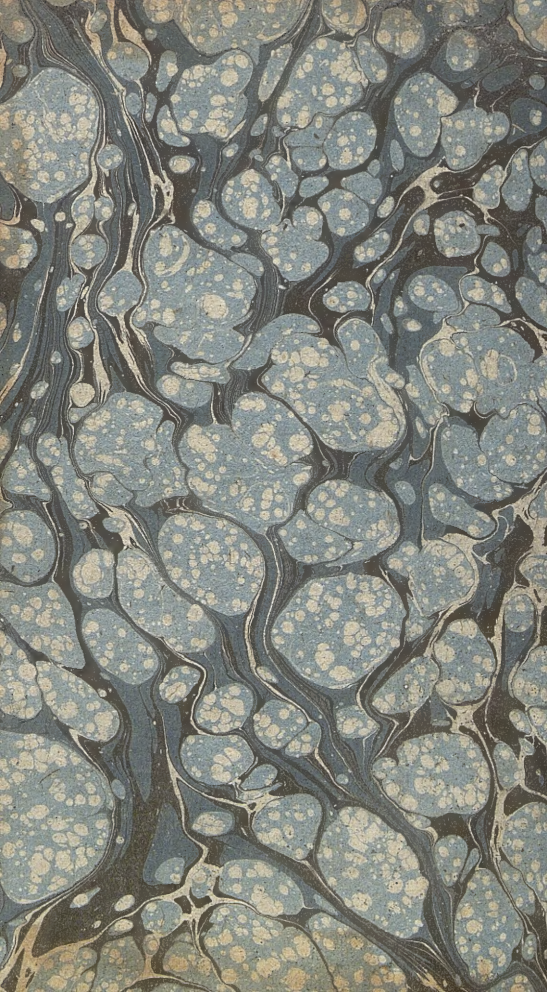
Deux ressources contre le malheur : Quand il est léger, on le diminue par l'indifférence ; lorsqu'il est grave, on le repousse par le courage.

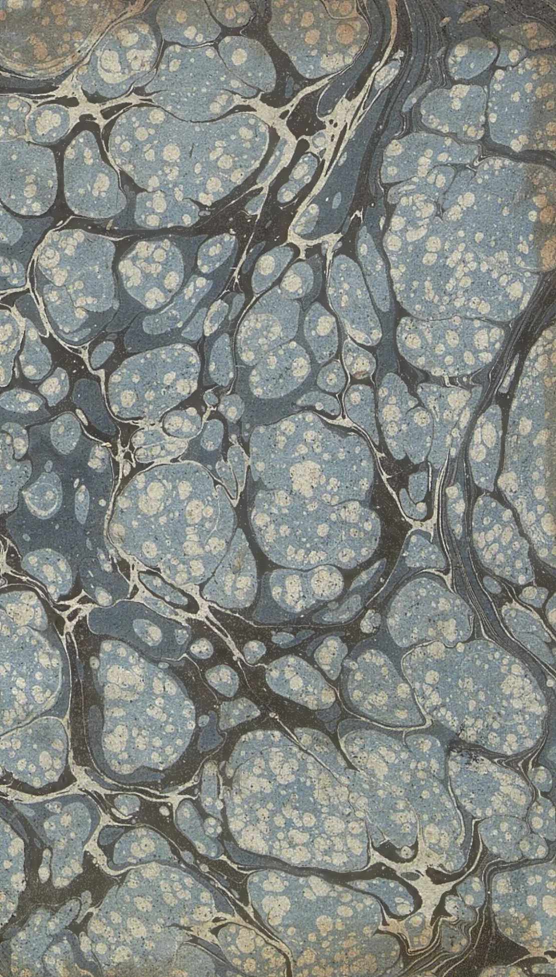
Que de choses, disait un ancien en contemplant toutes les richesses que le luxe étalait à ses yeux ; *que de choses dont je n'ai pas besoin* ! Tel doit être le sentiment, telle doit être la devise de l'homme modéré, qui dans le nécessaire trouve son supperflu, et vit heureux dans cette situation desirable qu'Horace a si bien caractérisée par ces mots : *Mediocritas aurea.*

Touchante médiocrité,
Richesse de l'âge d'Astrée,
Descends des cieux, aimable Déité ;
Reviens de plaisirs entourrée
Reine de la félicité !
Que sur ton char, conduit par la franche gaîté,
A tes côtés assise et de roses parée,
Nous puissions voir briller la vermeille santé,
Nymphe charmante, en tous lieux adorée,
Et reine, comme toi, de la félicité !

(Regnault-Warin, éditeur.)

FIN DE LA TABLE DU TOME DIXIÈME.





ŒUVRES
DE
BERQUIN

10




colorchecker CLASSIC
calibrite
mm